SUR

LA QUESTION MYCÉNIENNE

PAR

M. W. HELBIG

EXTRAIT
DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
TOME XXXV, 2e PARTIE

PARIS
IMPRIMERIE NATIONALE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK, RUE DE LILLE, 11

M DCCC XCVI

SUR

LA QUESTION MYCÉNIENNE.

Les anciens attribuaient aux Phéniciens une grande influence sur les Grecs primitifs et cette tradition fut jadis admise par la plupart des savants modernes. Moi-même je l'ai suivie dans mon livre *L'épopée homérique expliquée par les monuments* (trad. Trawinski, Paris, 1894). J'y ai supposé que les Phéniciens eurent une large part dans le développement de la civilisation que nous connaissons surtout par les monuments de Mycènes et qui a pris, pour cette raison, le nom de *mycénienne*. Dans les dernières années, comme dit un personnage de Molière, nous avons changé tout cela. Les malheureux Phéniciens sont devenus l'objet de la profonde antipathie de plusieurs savants, antipathie que l'on serait presque tenté de mettre en rapport avec le mouvement antisémitique de nos jours. On a voulu contester aux Phéniciens l'honneur d'avoir été les maîtres des Grecs primitifs, et de plus en plus s'est accentuée la tendance de considérer la civilisation de Mycènes comme un produit purement hellénique. Les savants qui suivent cette voie réduisent l'influence phénicienne à bien peu de chose. Parmi les objets contenus dans les tombes à fosse découvertes sur l'acropole de Mycènes, quelques lames d'or seulement, représentant les unes une déesse orientale, probablement Astarté, accompagnée de colombes,

les autres un petit temple entouré d'oiseaux de la même espèce, constitueraient le contingent de l'importation phénicienne. Tout récemment pourtant, M. Pottier[1] a publié un mémoire qui prépare le retour à l'ancienne opinion. Le point de départ de ses recherches est la différence que l'on observe entre deux catégories des monuments « mycéniens », découverts dans le Péloponnèse. Bien que tous ces monuments se ressemblent généralement quant au style, ceux qu'il faut considérer comme exécutés sur place sont d'un travail de beaucoup inférieur à celui des chefs-d'œuvre parmi les objets mobiliers qui pourraient être importés de l'étranger. M. Pottier cite comme exemples appartenant à la première catégorie les stèles surmontant les tombes à fosse, la porte des Lions, la fresque du Taureau, peinte dans le palais de Tirynthe, et les terres cuites primitives qui se trouvent en grand nombre dans toutes les contrées de la Grèce, influencées par la civilisation « mycénienne ». Il aurait pu ajouter les masques sépulcraux d'or découverts dans les tombes à fosse et rappeler que, parmi les terres cuites, les figurines de femmes ne sont pas habillées de la robe garnie de volants ou entourée de bandes horizontales que l'on rencontre généralement sur les monuments de Mycènes, mais d'un vêtement qui se rapproche d'un chiton ionien[2]. Parmi les objets qui pourraient être importés de l'étranger, M. Pottier mentionne les lames de poignard travaillées à *intarsia*, les manches de miroir, la tête de bœuf en argent, les sceaux d'or, les gobelets d'or trouvés à Amyclées. La différence que l'on remarque entre les monuments appartenant à ces deux catégories est des plus frappantes. Dans ceux dont l'origine péloponnésienne est certaine, on reconnaît l'effort des

[1] *Revue des études grecques*, VII (1894), p. 117-132. — [2] *Jahrbuch des arch. Instituts*, VII (1892), p. 193 et suiv.

artistes qui tâchent de reproduire des sujets dont ils ont les modèles sous les yeux et qui luttent contre la maladresse de leurs mains et de leurs outils[1]. Les chefs-d'œuvre de l'orfèvrerie, au contraire, révèlent une sûreté de main et une expérience technique qui présupposent une longue tradition. Par conséquent, M. Pottier croit que ces bijoux sont les produits d'un art exotique, raffiné, parfaitement outillé et maître de ses procédés, et, en tenant compte de la tradition des anciens, il est disposé à les attribuer aux Phéniciens. Le mémoire intéressant de M. Pottier m'a engagé à soumettre cette question à une nouvelle recherche, dont j'ai l'honneur de présenter à l'Académie la première ébauche.

Avant tout, on peut prouver que, parmi les restes « mycéniens » découverts en Grèce, le nombre des produits exotiques est de beaucoup plus considérable que ne semble le croire

[1] Le Musée britannique possède un fragment d'un bas-relief de style « mycénien », représentant un taureau cornupète (Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, VI, p. 646, n° 291 ; Hauser dans le *Jahrbuch des arch. Instituts*, IX, 1894, p. 54-56), qui, d'après ses dimensions considérables, semble exécuté sur place. Le travail en est de beaucoup supérieur à celui des monuments « mycéniens » qu'il faut attribuer à des artistes locaux. Mais la provenance de ce fragment est inconnue et l'indication qu'il a été trouvé à Mycènes n'est qu'une conjecture. Du reste, si la provenance péloponnésienne était assurée, ce fait ne réfuterait nullement l'opinion exposée par M. Pottier. Il n'est pas impossible que des artistes étrangers aient travaillé en Grèce pendant l'époque « mycénienne ». L'épopée homérique atteste des relations fréquentes et réciproques entre les peuples qui demeuraient autour du bassin oriental de la Méditerranée. Non seulement les Phéniciens visitaient la Grèce, mais aussi des Grecs et des habitants de l'Asie mineure s'arrêtaient quelquefois en Phénicie (voir nos pages 342-344). Il résulte en outre de l'*Odyssée*, XVII, 384, que l'on faisait venir de l'étranger des δημιοεργοί :

μάντιν ἢ ἰητῆρα κακῶν ἢ τέκτονα δούρων,
ἠὲ καὶ θέσπιν ἀοιδόν, ὅ κεν τέρπῃσιν ἀείδων·
οὗτοι γὰρ κλητοί γε βροτῶν ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν.

Par conséquent, il se pourrait qu'un roi de Mycènes eût appelé à sa cour des architectes ou des décorateurs étrangers et, par exemple, phéniciens.

M. Lewy, *Die semitischen Lehnwörter im Griechischen*, p. 64, dérive le nom Ἰκμάλιος, que porte un fameux ébéniste dans l'*Odyssée*, XIX, 57, d'un nom phénicien.

M. Pottier. Il est clair que l'art « mycénien », s'il s'était développé en Grèce, représenterait à peu près la première période de l'art hellénique. Or, plusieurs procédés très compliqués qu'employaient les artistes « mycéniens » contredisent cette supposition. Il s'agit du travail à *intarsia*, de la verroterie, de la faïence, de la glyptique en or et en pierre. D'après toutes les analogies, ces procédés n'appartiennent pas au commencement, mais à une phase bien avancée du développement technique. L'*intarsia* et la glyptique exigeaient un nombre considérable d'outils dont l'invention et le perfectionnement supposent le travail assidu de plusieurs générations. Pour obtenir les différents alliages et les émaux dont se servait l'*intarsia*, pour préparer le verre et la faïence[1], il fallait une somme de connaissances chimiques que l'on ne pouvait acquérir que par une longue série d'expériences. Personne n'osera soutenir que les ancêtres des Hellènes fussent maîtres de ces procédés dès le

[1] M. Schliemann (*Mycenes*, p. 177, n° 162; p. 178, n° 163) a trouvé à Mycènes deux pierres, dans lesquelles sont creusés des moules de différentes espèces. Il est certain ou probable que la plupart de ces moules servaient pour estamper de ces ornements en lames d'or, qui abondent dans les couches « mycéniennes » et que rien n'empêche de considérer comme exécutés sur place. Il n'y a qu'un moule qui était certainement destiné à fabriquer des objets d'une autre matière, c'est-à-dire ces cônes ornés de cercles parallèles que l'on trouve souvent spécialement dans des tombes « mycéniennes » plutôt récentes. On regarde la matière de ces cônes généralement comme de la pâte de verre. Mais c'est plutôt une espèce de faïence (voir l'analyse chimique dans Schliemann, *Mycènes*, p. 178). M. Milchhoefer, dans les *Athenische Mittheilungen*, II (1877), p. 173, conclut d'après ce moule que les cônes en question étaient de fabrication indigène. Il en résulterait que déjà, à l'époque « mycénienne », les Grecs produisaient de la faïence. Mais la conclusion de M. Milchhoefer ne me semble pas décisive. Il est clair que les pierres pourvues de moules sont importées de l'étranger. L'exemplaire qui nous occupe en contient quatre, dont trois étaient destinés pour estamper des ornements en or, le quatrième pour la fabrication des cônes en faïence. Rien n'empêche d'admettre qu'un artiste établi en Grèce ait fait acquisition de cette pierre pour se servir des trois moules en estampe, tandis que le quatrième lui était inutile.

temps où ils menaient une vie nomade dans l'Europe centrale. Mais il faut également exclure la supposition qu'ils développèrent ces procédés immédiatement après leur immigration dans la partie méridionale de la presqu'île balkanique. Comme le sol de l'acropole d'Athènes, de Mycènes et de Tirynthe a été exploré dans toutes les directions et jusqu'à la terre vierge, nous connaissons aujourd'hui d'une façon assez complète les phases primitives de la civilisation dans la Grèce propre. Si donc les procédés qui nous occupent avaient mûri en Grèce, les fouilles nous en auraient révélé le développement successif depuis les premiers essais jusqu'à la perfection. Mais tel n'est pas le cas. Ces procédés apparaissent en Grèce tout à fait mûrs

Fig. 1.

(D'après Collignon, *Sculpture grecque*, fig. 8.)

comme Minerve qui surgit, complètement armée, de la tête de Jupiter. Il en résulte qu'ils ont pris origine hors de la Grèce. Nous pouvons appliquer la même conclusion à la partie artistique dans le sens strict du mot, c'est-à-dire au dessin, au modelé et à la composition, qui sont caractéristiques des monuments figurés de Mycènes. Les fouilles faites en Grèce n'ont donné aucun monument que l'on puisse considérer comme un précurseur du poignard décoré de la chasse au lion (fig. 1) ou des gobelets amycléens avec les taureaux (fig. 2, 3).

M. Pottier affirme que, si l'art « mycénien » était importé ou

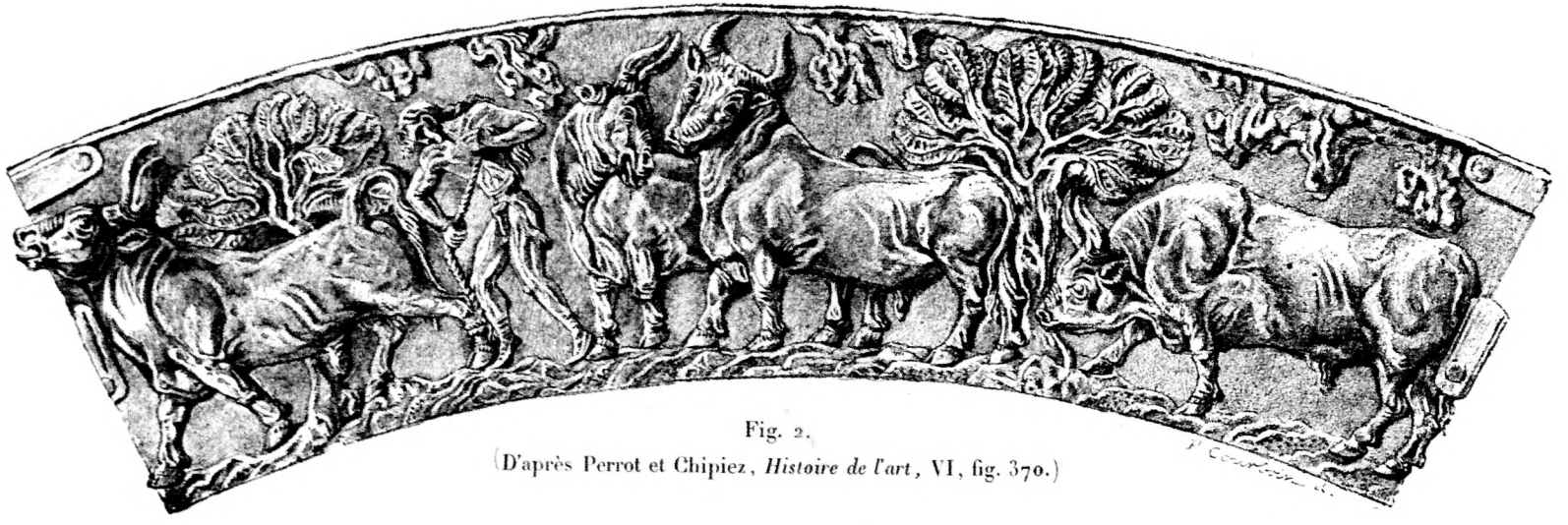

Fig. 2.
(D'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, VI, fig. 370.)

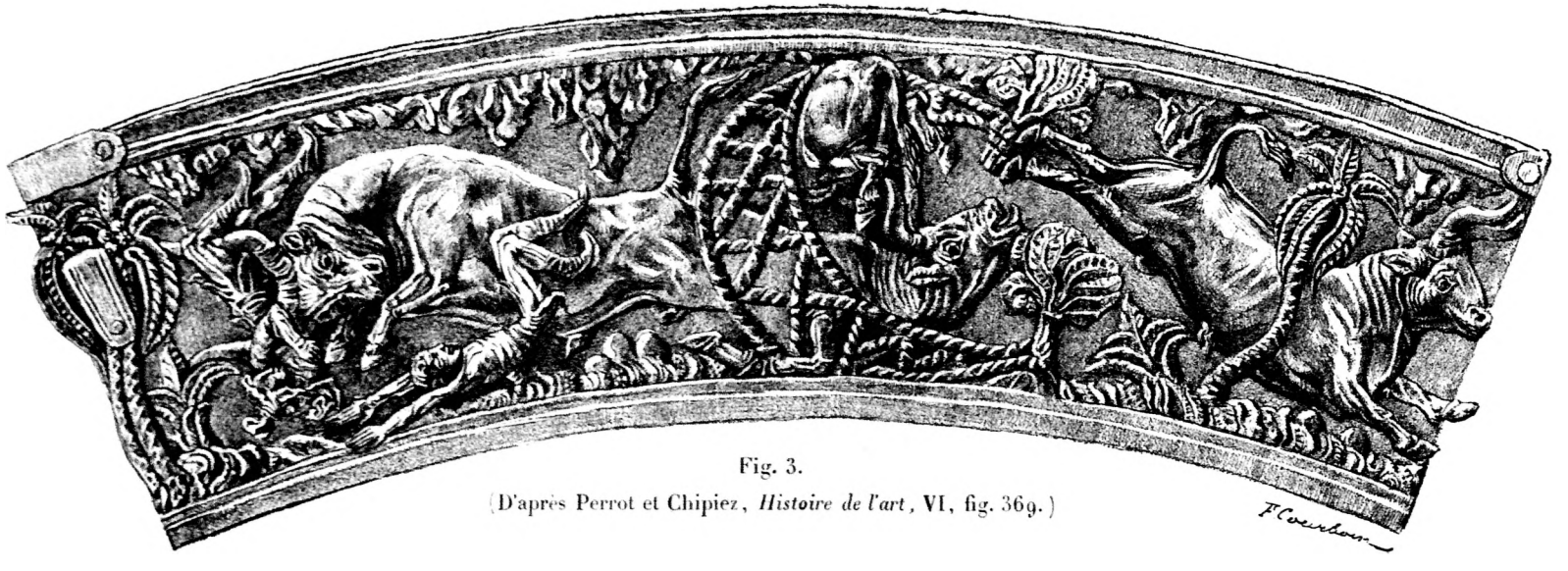

Fig. 3.
(D'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, VI, fig. 369.)

transplanté en Grèce, on s'expliquerait facilement qu'il ait pu disparaître aussi subitement. La justesse de cette observation paraîtra encore plus évidente, si nous nous rendons compte de l'art qui, dans la partie orientale du Péloponnèse et dans les contrées voisines, prit la place de l'art de Mycènes. Ce que nous appelons le style du Dipylon domine pendant la phase postérieure à la décadence de la civilisation « mycénienne ». Quoique le plus récent développement du style « mycénien » et le plus ancien du style du Dipylon soient contemporains et quoique l'on remarque quelques légères influences réciproques de l'un sur l'autre, le principe fondamental des deux styles est diamétralement opposé. Ce qui caractérisait l'art « mycénien » était un naturalisme prématuré. Les artistes s'efforçaient d'imiter exactement la nature, bien que souvent leurs moyens ne fussent pas égaux à cette tâche. Ils représentaient avec prédilection les hommes et les animaux dans des attitudes très agitées et dont le rendu exigeait des connaissances anatomiques avancées. C'est surtout dans des représentations de cette espèce que l'on remarque leur insuffisance. Ils commettaient des incorrections anatomiques et exagéraient les mouvements des corps. Dans les meilleures œuvres pourtant, comme, par exemple, dans les bas-reliefs des gobelets d'Amyclées (fig. 2, 3), ces fautes sont largement compensées par l'élan de la conception et la verve étourdissante de l'exécution. Le style du Dipylon, au contraire, fait complètement abstraction de la nature et rend non seulement les ornements, mais aussi les figures vivantes avec un schématisme géométrique où prédomine la ligne droite. Selon toute probabilité, le développement de ce style a dû coïncider avec les changements politiques provoqués dans le Péloponnèse par l'immigration des Doriens. Je crois pourtant que l'on s'est avancé trop en considérant simplement le style du Dipylon

IMPRIMERIE NATIONALE.

comme une innovation introduite par le peuple conquérant. L'Attique ne fut pas touchée par les Doriens. Néanmoins, dans cette contrée aussi, le style « mycénien » fut remplacé par celui du Dipylon. En outre, la population des parties du Péloponnèse envahies par les conquérants ne fut pas exterminée par les Doriens, mais plutôt assujettie et soumise à des conditions plus ou moins dures. D'après tout ce que nous savons des habitudes de tribus belliqueuses semblables aux Doriens, il paraît que les conquérants abandonnaient pendant quelque temps l'exercice des arts et des métiers à la population subjuguée. Or, si nous admettons qu'avant l'immigration des Doriens l'art « mycénien » avait pris des racines plus profondes dans le Péloponnèse, on ne comprend pas qu'on ait pu y remplacer cet art plein de vie par les silhouettes géométriques du style du Dipylon. Il faut plutôt supposer que les choses se sont passées de la façon suivante : Les Grecs disposaient, au moment de leur immigration dans la presqu'île des Balkans, d'un certain nombre de motifs ornementaux géométriques, sur l'ensemble desquels les fouilles de l'avenir nous fourniront peut-être des informations précises[1]. Après leur établissement dans la partie méridionale de la presqu'île, ils entrèrent en contact avec les porteurs de la civilisation « mycénienne », qui inondèrent le marché grec d'articles de leur industrie raffinée. Il en résulta que le style décoratif traditionnel des Grecs fut de plus en plus abandonné. Les artistes péloponnésiens, qui visaient plus haut, imitaient les produits « mycéniens », et la décoration indigène ne fut conservée que pour des objets d'une minime valeur, comme pour les poteries dont les ornements sont gravés ou peints en

[1] Il me semble que la céramique primitive de Troie contient déjà les germes du style du Dipylon, non seulement quant aux ornements, mais aussi quant au dessin des quadrupèdes. Voir, par exemple, Schliemann, *Ilios*, n^os^ 1879-1886.

couleurs mates. Le bouleversement provoqué par les conquêtes des Doriens interrompit le contact avec la civilisation « mycénienne ». En conséquence de cette interruption, les éléments artistiques régionaux reprirent le dessus. Le style du Dipylon se développait sur cette base, en soumettant aussi au principe géométrique le petit nombre de motifs qu'il avait empruntés à l'art « mycénien ». Envisagé de cette façon, le développement du style du Dipylon trouve une analogie frappante dans l'histoire de l'art du moyen âge.

Avant la conquête romaine, le style dominant dans la Gaule était celui que nous appelons style *de la Tène*, d'après une station helvète sur le lac de Neufchâtel, où il était représenté par un nombre considérable d'objets. Lorsque les Romains eurent assujetti la Gaule et qu'ils y eurent introduit l'art classique, l'ancien style pendant plusieurs siècles ne prolongea son existence que dans de menus objets de la petite industrie. Après la chute de l'empire romain, il prit un nouvel essor; il dominait dès le v^e^ siècle après J.-C. chez les Francs et contribua, semble-t-il, au développement de l'art roman [1].

Il est également intéressant de voir ce que devinrent en Grèce, dès l'immigration des Doriens, les procédés techniques compliqués qu'avait employés l'art « mycénien ». Le travail à *intarsia* y disparaît complètement. Nous n'avons aucun témoignage que les Grecs, avant l'époque alexandrine, aient fabriqué du verre. Il résulte plutôt d'un passage d'Aristophane que les Athéniens, encore vers la fin du v^e^ siècle avant J.-C., considéraient les vases de verre comme caractéristiques du luxe

[1] Comp. S. Reinach, *Bronzes figurés de la Gaule romaine*, p. 2 et suiv.

oriental[1]. Quant à la faïence, il est vrai que quelques objets de cette matière ont été trouvés dans des tombes appartenant à l'époque où dominait le style du Dipylon. Ce sont des scarabées[2] et trois figurines de lion avec des hiéroglyphes sur la base[3]. Mais aucun archéologue n'a soutenu que ces objets fussent des produits grecs. On y reconnaît généralement des articles d'importation phénicienne. D'après ce que nous savons, ce n'est que vers la fin du VII^e^ siècle avant J.-C., que des Grecs établis à Naucratis commencèrent à fabriquer de la faïence[4]. Ils en apprirent le procédé des Égyptiens, au milieu desquels ils vivaient et qui exerçaient cette industrie dès l'Ancien Empire[5]. Mais l'industrie des Naucratites n'eut qu'une courte durée et un succès médiocre. Nous en avons conservé plusieurs figurines de dimensions plus considérables qui, pour le modelé et pour la glaçure, sont de beaucoup inférieures aux faïences égyptiennes et phéniciennes, et qui font l'impression de premiers essais dans une technique inusitée[6]. Cette imperfection

[1] Aristoph., Acharn., 83 :

ξενιζόμενοι δὲ πρὸς βίαν ἐπίνομεν
ἐξ ὑαλίνων ἐκπωμάτων καὶ χρυσίδων
ἄκρατον οἶνον ἡδύν.

Il s'agit de la vie que les ambassadeurs athéniens menaient en Perse.

[2] Milchhoefer, *Die Anfaenge der Kunst in Griechenland*, p. 45; Helbig, *L'Épopée homérique* (trad. Trawinski), p. 93, note 6; Ἐφημερὶς ἀρχ., 1889, p. 175, note 2.

[3] *Athenische Mittheilungen*, XVIII (1893), p. 128 et 140. Comp. *Bull. de correspondance hellénique*, XVII (1893), p. 189.

[4] Flinders Petrie, *Naukratis*, I (1884-85), pl. II, n^os^ 6-18, p. 14, p. 38-39; pl. XXXVII, XXXVIII, p. 5, p. 36-39. Les questions chronologiques relatives à la double fondation de Naucratis et aux scarabées de faïence fabriqués dans cette ville ont été très bien traitées par M. Mallet, *Les premiers établissements des Grecs en Égypte*, p. 145 et suiv. (Mémoires publiés par les membres de la mission française au Caire, XII, 1893.)

[5] La porte d'un des caveaux de la grande pyramide de Sakkarah a son chambranle de calcaire entouré de plaques en faïence : Perrot et Chipiez, *Histoire de l'art*, I, p. 823-824.

[6] Flinders Petrie, *Naukratis*, I, pl. II, n^os^ 6-18, p. 14, p. 38-39; Mallet, ouv. cit., p. 259, fig. 47, 48.

ne s'accorde pas avec l'hypothèse suivant laquelle les Grecs auraient employé le procédé en question dès l'époque « mycénienne ». Elle confirme plutôt notre assertion que les objets de faïence trouvés en Grèce parmi les restes « mycéniens » sont des produits exotiques. Depuis l'essai fait à Naucratis, trois siècles passèrent avant que la fabrication d'objets en faïence fût reprise par des Grecs[1]. Ce furent de nouveau des Grecs établis en Égypte, c'est-à-dire à Alexandrie, qui s'approprièrent ce procédé et l'appliquèrent à des œuvres purement hellénistiques de forme et de style[2].

Venons aux produits de la glyptique « mycénienne », aux sceaux en or et aux pierres dites *insulaires*. On n'a trouvé aucun exemplaire de ces deux genres de monuments dans les couches archéologiques postérieures aux « mycéniennes ». Ce fait s'accorde avec un passage de l'*Odyssée*. Ulysse ne scelle pas la caisse qui contenait les cadeaux des Phéaciens, mais il en assure seulement le couvercle par un nœud compliqué[3]. On attribue généralement au VIII^e^ siècle avant J.-C. le poème dont ces vers font partie. S'il y avait eu alors l'abondance de pierres gravées et de sceaux caractéristiques de l'époque « mycénienne », le procédé d'Ulysse semblerait bien étrange. Il s'explique, au contraire, d'une façon très naturelle, si nous supposons que

[1] Le Musée britannique possède un vase en faïence, trouvé à Camiros, qui a la forme d'un dauphin, de style grec très élégant, sur lequel est gravé en caractères du VI^e^ siècle le nom du propriétaire *Pythès* (*Second vase room*, I, p. 70). Cet exemplaire est unique en son genre. D'après mon opinion, il ne suffit pas à prouver qu'il existait au VI^e^ siècle une fabrique grecque d'objets en faïence. Je crois plutôt que M. Perrot, III, p. 680, a raison de supposer que ce vase doit son origine à une circonstance tout à fait exceptionnelle, par exemple, au caprice d'un Grec qui, en visitant l'Égypte ou la Phénicie, y commanda le vase et en fournit le modèle et la légende.

[2] Comp. Rayet et Collignon, *Histoire de la céramique grecque*, p. 371-378.

[3] *Od.*, VIII, 443-448.

les Grecs, au temps où ce poème prit naissance, lors même qu'ils se servaient de pareils objets, ne le faisaient qu'exceptionnellement. Pour ce qui concerne les pierres insulaires, M. Brunn[1] observe justement qu'elles n'offrent aucun point de contact ni avec la glyptique, ni avec l'art grec en général. Nous pouvons soutenir la même chose pour les sceaux. Si les Grecs eussent pratiqué le travail à *intarsia*, la fabrication du verre et de la faïence, la gravure des sceaux et des pierres insulaires pendant la période « mycénienne », on ne s'expliquerait d'aucune façon le fait qu'ils eussent abandonné tous ces procédés du jour au lendemain. Nous devons plutôt en conclure qu'ils ne les connaissaient pas et que tous les objets fabriqués par ces procédés, qui se trouvent parmi les restes « mycéniens » de la Grèce propre, sont d'origine étrangère et, comme il me semble, phénicienne.

Malheureusement, le sol de la Phénicie n'a pas été exploré méthodiquement jusqu'à la profondeur où doivent se trouver les restes contemporains des « mycéniens ». La mission de M. Renan ne nous a donné aucun monument antérieur à la moitié du VII^e^ siècle avant J.-C. Cependant, nous possédons déjà quelques documents qui, semble-t-il, indiquent l'existence d'une couche « mycénienne » en Phénicie. M. le D^r^ Lortet, aujourd'hui doyen de la faculté de médecine à l'Université de Lyon, a fait pendant l'année 1885 quelques fouilles dans la nécropole de Sidon, et il y a trouvé deux vases d'argile « mycéniens », qui maintenant appartiennent au Musée Guimet. L'un est une amphore à étrier[2], type des plus caractéristiques de la céramique

[1] *Griechische Kunstgeschichte*, I, p. 41. — [2] N° 10895 du Musée Guimet. Hauteur : 0 m. 10; circonférence : 0 m. 41. Ce vase a déjà été cité par M. Perrot, *Histoire de l'art*, VI, p. 940, note 2.

« mycénienne » (fig. 4), l'autre une gourde à deux anses verticales (fig. 5)[1]. Cette dernière, quant à la forme, correspond exactement à un exemplaire trouvé à Mycènes dans une tombe d'enfant, qui date d'une phase plutôt avancée du développement « mycénien »[2]; la décoration, qui consiste en un disque entouré de cercles concentriques, est analogue à celle d'une gourde à

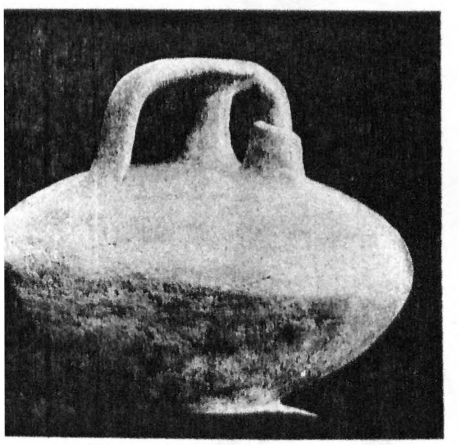

Fig. 4.

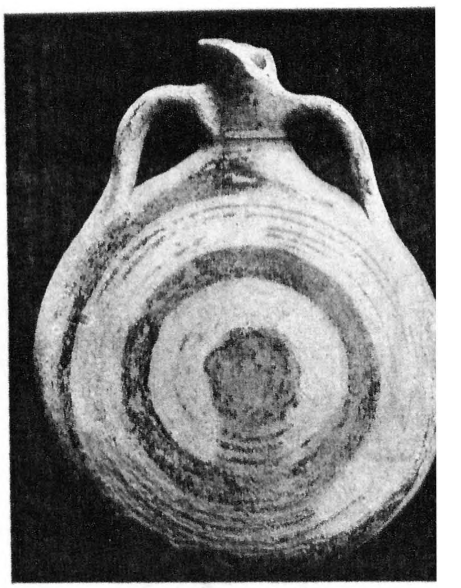

Fig. 5.

une anse provenant de la nécropole « mycénienne » d'Ialysos[3]. Il faut, en outre, tenir compte de quatre figurines de guerriers en bronze, trouvées en Phénicie et possédées par le Louvre. Nous connaissons la provenance précise de deux de ces figurines. L'une (fig. 6) a été découverte près de Tortosa (Antarados)[4], l'autre (fig. 7) près de Latakieh (Laodicea)[5]. Quant

[1] N° 10896. Hauteur : 0 m. 16; diamètre : 0 m. 12.

[2] Ἐφημερὶς ἀρχ., 1891, pl. III, n° 1, p. 27.

[3] Furtwaengler und Loeschcke, *Mykenische Vasen*, pl. II, n° 13, p. 6; Perrot, VI, p. 917, n° 469.

[4] Perrot, III, p. 405, n° 277.

[5] *Ibid.*, p. 430, n° 304.

Fig. 6.

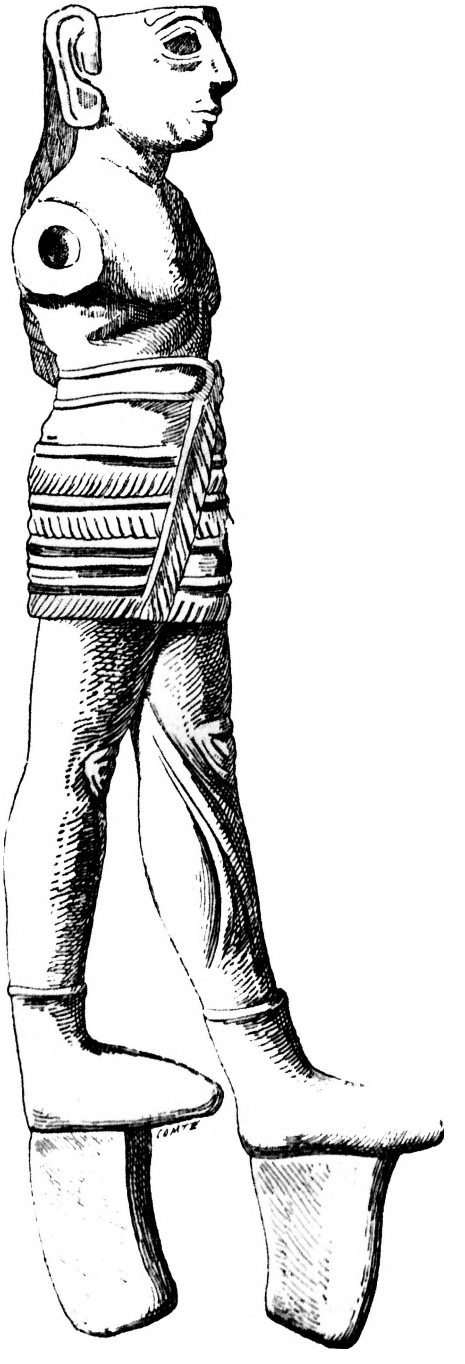

Fig. 7.

aux deux autres (fig. 8, 9)[1], nous savons seulement qu'elles ont été trouvées dans la Phénicie septentrionale. Il est clair que ces

Fig. 8.

Fig. 9.

deux dernières figurines et celle de Tortosa tenaient dans la main gauche un bouclier et dans la main droite élevée une

[1] Fig. 8, hauteur : 0 m. 11. Elle était revêtue d'une lamelle d'or dont la partie, couvrant le bonnet, la tête et le cou, s'est conservée. Fig. 9, hauteur : 0 m. 19; revêtue d'une lamelle en argent qui s'est conservée presque entièrement.

IMPRIMERIE NATIONALE.

lance; la même restauration semble probable pour le guerrier de Latakieh. Les quatre bronzes provenant de la Phénicie offrent une analogie frappante avec deux exemplaires trouvés dans des couches « mycéniennes » plutôt récentes du Péloponnèse, l'une à Mycènes (fig. 10ª, 10ᵇ)[1], l'autre à Tirynthe (fig. 11)[2]. La pose en est la même. L'habillement de tous ces

Fig. 10ª.

(D'après Perrot et Chipiez, VI, fig. 354.)

Fig. 10ᵇ.

Fig. 11.

(D'après Perrot et Chipiez, VI, fig. 353.)

guerriers ne consiste qu'en un pagne, sur l'arrangement duquel

[1] Perrot, VI, p. 758, n° 354. — [2] *Ibid.*, p. 757, n° 353.

nous parlerons plus tard et dont le bord supérieur est entouré d'une ceinture. Les deux figurines trouvées dans le Péloponnèse sont pourvues du même bonnet conique que deux des phéniciennes. Leur art, pourtant, est plus avancé. Trois des bronzes phéniciens (fig. 6, 8, 9) sont exécutés avec le naturalisme grossier, propre aux arts primitifs qui se développent sans être influencés par des modèles étrangers d'un style bien marqué. Dans la figurine de Latakieh (fig. 7), il y a, spécialement dans le rendu des genoux et des muscles des mollets, une façon raide de styliser qui semble déterminée par l'influence de l'ancien art chaldéen. Les figurines trouvées dans le Péloponnèse, au contraire, révèlent un style plus souple et qui, par la rondeur de ses formes, se rapproche déjà considérablement de la nature. Dans ces conditions, rien n'empêche d'attribuer les bronzes phéniciens à des phases plus anciennes, les péloponnésiens à une phase plus récente du même développement artistique[1] et de considérer, avec M. Tsoundas[2], ces derniers comme fabriqués et importés par les Phéniciens.

Si cette supposition était exacte, il en résulterait que les Phéniciens trafiquaient avec les habitants du Péloponnèse au moins vers la fin du développement « mycénien ».

Il est vrai que le nombre des monuments « mycéniens » trouvés dans la Phénicie propre est aujourd'hui encore bien limité. Mais l'histoire de l'archéologie nous enseigne à ne pas trop accentuer la valeur de la simple statistique des trouvailles.

[1] Le Cabinet des Médailles possède une figurine de guerrier en bronze qui correspond comme costume et comme attitude aux exemplaires en question (Babelon et Blanchet, *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale*, n° 899). Ce bronze provient de l'île de Chypre et il est sans aucun doute un produit phénicien. On peut le considérer très bien comme un type de passage entre les exemplaires provenant de la Phénicie et ceux trouvés dans le Péloponnèse.

[2] Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1891, p. 23.

Pendant le premier quart de notre siècle, on ne connaissait qu'un nombre minime de vases peints découverts dans la Grèce propre, tandis que l'on en possédait une grande quantité provenant de tombes étrusques. Ce fait suffisait pour que l'on appelât « vases étrusques » tous ces produits céramiques. Il me semble que nous commettons aujourd'hui une erreur semblable en parlant d'art mycénien, et je prévois le temps où cette dénomination sera définitivement remplacée par celle d'art phénicien.

Les figurines de guerriers trouvées en Phénicie sont intéressantes pour notre recherche par deux raisons. D'une part, elles révèlent un naturalisme analogue à celui qui est caractéristique de l'art « mycénien ». Quant à l'exécution, elles sont de beaucoup inférieures, il est vrai, aux chefs-d'œuvre de cet art qui nous ont été conservés. Mais ce fait pourrait bien être fortuit. Leur nombre est très limité et, en outre, tous les exemplaires proviennent de la Phénicie septentrionale, tandis qu'aucun des grands centres industriels, ni Sidon, ni Tyr, ne nous en a fourni.

Ces bronzes nous intéressent encore, parce qu'ils nous renseignent sur le costume qui était propre aux Phéniciens pendant l'époque « mycénienne ». D'autres indications sur ce sujet nous sont fournies par les fresques de deux tombes situées près de Thèbes en Égypte. Toutes deux appartenaient à des personnages qui avaient exercé de hautes fonctions sous Thoutmès III; l'un d'eux s'appelait Rekhmara, l'autre Ramenkhepersenb [1].

[1] M. Pottier a rassemblé dans la *Revue des études grecques*, VII, p. 119, note 2, la bibliographie relative aux fresques de la tombe de Rekhmara. Notre figure 12 en reproduit deux Keftiou d'après Perrot, III, p. 429, n° 303. Les fresques de la tombe de Ramenkhepersenb ont été publiées par M. Virey, *Sept tombeaux thébains de la XVIII^e^ dynastie*, pl. I, p. 203 (Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire, v. 2, 1891). Le groupe représentant les

Les fresques des deux tombes représentent des ambassadeurs de plusieurs peuples qui apportent au Pharaon leurs tributs, entre autres ceux des Kaftiou ou Keftiou. Après les judicieuses remarques de MM. Maspero et Pottier[1], ce n'est plus de la réserve critique mais plutôt de l'entêtement sceptique que de douter que ces derniers soient des Phéniciens. Or, en comparant le costume que portent les figurines provenant de la Phénicie et les Keftiou des fresques égyptiennes (fig. 12) avec celui que l'on voit sur les monuments « mycéniens », nous observons plusieurs points de contact dignes d'attention.

Fig. 12.
(D'après Perrot et Chipiez, III, fig. 303.)

Sur la plupart des monuments « mycéniens », les hommes sont représentés nus, sauf un vêtement qui leur couvre le ventre et le haut des cuisses et qui est fixé à la taille par une ceinture. Ce vêtement est arrangé de façons différentes. Quelquefois, par exemple, chez les chasseurs de lions figurés sur la fameuse lame de poignard (fig. 1), il consiste en un caleçon cousu ou tissé comme nos caleçons de bain. Sur d'autres monuments, les hommes ne portent qu'une espèce de pagne fait généralement d'un morceau d'étoffe plié ou coupé diagonalement de manière à former un triangle. Quelquefois, les angles aigus en pendent par devant et l'angle droit par derrière, comme c'est, par exemple, le cas sur les

Keftiou est reproduit d'après cette publication dans le *Jahrbuch des arch. Instituts*, VII (1892), *archaeol. Anzeiger*, p. 14.

[1] *Rev. des études gr.*, VII, p. 120-124.

gobelets amycléens (fig. 2, 3). Le plus souvent, les angles sont tirés, de manière à se croiser, entre les jambes et fixés sous la ceinture. On reconnaît cet arrangement avec une clarté parfaite dans une figurine de plomb, trouvée dans la *tholos* d'Abbia (fig. 13)[1]. Rarement, le pagne forme un rectangle dont les bords se croisent par devant (fig. 11)[2]. Je ne connais que deux monuments qui représentent un pagne cousu et formant une espèce de jupe courte. L'un est une bague d'or dont la gravure nous montre revêtus de ce pagne un chasseur de cerf, debout sur un char, et son cocher[3]; l'autre est une pierre insulaire figurant un pêcheur (fig. 14)[4].

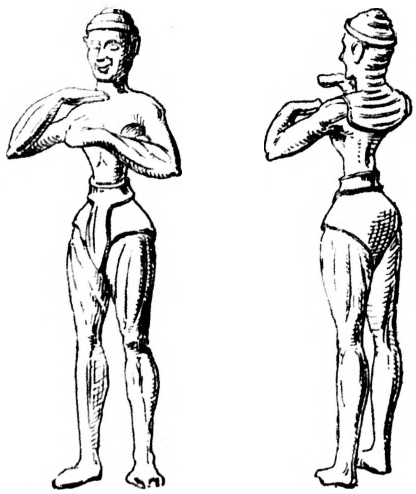

Fig. 13.
(D'après Perrot et Chipiez, VI, fig. 355.)

Fig. 14.

La ceinture qui entoure le caleçon ou le pagne est tantôt étroite et paraît consister en une bande de cuir ou de drap (fig. 14); tantôt elle est plus large et les contours en dépassent plus ou moins ceux du corps, ce qui indique une ceinture en métal doublée de cuir (fig. 13). Cette dernière est portée régulièrement par les guerriers « mycéniens ». Nous la retrouvons dans l'épopée homérique sous le nom de *μίτρη*[5].

Le nombre des monuments qui nous renseignent sur le

[1] Perrot, VI, p. 753, p. 759, n° 355. Comp. *Jahrbuch des arch. Instituts*, VII (1892), p. 193, note 1.

[2] En outre, *Bull. de correspondance hellénique*, II (1878), pl. XVIII, n°s 3, 4. On reconnaît mieux la façon dont le pagne est arrangé au n° 3, dans l'*Ἀθηναῖον*, VI (1877), pl. I, n. 3.

[3] Schliemann, *Mycènes*, page 304, fig. 334; Perrot, VI, p. 839, n° 420.

[4] Perrot, VI, p. 851, n° 432, 4.

[5] Comp. Reichel, *Ueber homerische*

costume des Phéniciens contemporains de la civilisation « mycénienne » est trop restreint pour que nous puissions y retrouver les échantillons de tous leurs vêtements. Le fait que les vêtements représentés par ces monuments offrent quelques analogies avec le costume « mycénien » est d'autant plus important pour notre recherche. Trois des guerriers de bronze trouvés en Phénicie (fig. 6, 8, 9) sont habillés d'un pagne, cousu ou tissé, semblable à ceux du chasseur et de son cocher que l'on voit sur la bague « mycénienne » et du pêcheur gravé sur la pierre insulaire (fig. 14). Dans le quatrième bronze, celui de Latakieh (fig. 7), on reconnaît le pagne oblong avec les bords croisés sur le devant.

Quant aux pagnes des Keftiou, je confesse ne pouvoir pas en expliquer l'arrangement avec certitude. On remarque au milieu de plusieurs de ces pagnes une ligne verticale qui divise l'étoffe de haut en bas. Cette ligne indique-t-elle la séparation entre les deux angles aigus du triangle qui forme l'étoffe? Si c'était le cas, il en résulterait un arrangement analogue à celui que l'on voit sur les gobelets amycléens (fig. 2, 3). Du reste M. Max Müller[1] a mis dernièrement en doute l'exactitude des artistes égyptiens, quand ils représentaient des costumes et des œuvres artistiques de peuples étrangers. Par conséquent, il ne semble pas du tout certain que le costume des Keftiou, tel qu'il est caractérisé dans les deux tombes thébaines, corresponde dans tous les détails à la réalité.

Le caleçon dont sont pourvus les chasseurs de lions sur la lame de poignard (fig. 1) n'est représenté ni par les bronzes phéniciens, ni par les fresques égyptiennes. Mais il n'y a pas

Waffen, p. 108-110 (*Abhandlungen des archaeol.-epigr. Seminars der Universität Wien*, XI, 1894).

[1] *Asien und Europa nach altägyptischen Denkmälern*, p. 293-295, 307, 342, 347.

de doute que ce vêtement ait été en usage chez les Phéniciens, car nous le rencontrons dans les bas-reliefs de coupes d'argent

Fig. 15.
(D'après Perrot et Chipiez, III, fig. 552.)

attribuées généralement à l'industrie de ce peuple. Je n'en cite que quelques exemples. Sur deux de ces coupes, dont l'une provient de Curion (fig. 15)[1], l'autre d'Idalion[2], dans l'île de Chypre, des personnages tuant des griffons portent un cale-

[1] D'après Perrot, III, p. 789, n° 552. — [2] Perrot, III, p. 771, n° 546.

çon identique avec ceux que nous voyons sur la lame provenant de Mycènes.

Dans les bas-reliefs d'une coupe trouvée près de Cervetri[1], le même vêtement est donné à un personnage qui semble un dieu ou un mort représenté comme dieu. Nous le rencontrons sur de nombreux exemplaires dans des figurines de cavaliers[2]. Ces coupes, il est vrai, ne datent que de la seconde moitié du VII^e^ ou de la première moitié du VI^e^ siècle[3]. Mais comme les peuples orientaux, en tout ce qui concerne le costume, étaient généralement très conservateurs, il se peut bien que le vêtement en question remonte à une époque de beaucoup antérieure.

Les Keftiou sont représentés dans les deux tombes égyptiennes, accomplissant une mission tout à fait pacifique. Par conséquent, ils portent autour du pagne la ceinture étroite de cuir ou de drap (fig. 12), comme c'était l'habitude des « Mycéniens » dans la vie journalière. Les figurines trouvées en Phénicie, au contraire, sont pourvues de la *μίτρη* caractéristique des guerriers « mycéniens ».

Quant à la chevelure et à la chaussure, les Keftiou ressemblent d'une manière frappante aux dompteurs de taureaux représentés sur les gobelets amycléens (fig. 2, 3). Chez les uns comme chez les autres, les cheveux retombent sur les épaules et sur le dos en longues mèches et les sandales sont munies de courroies arrivant à mi-jambe. Nous rencontrons également ce dernier détail chez l'homme groupé avec le taureau, que représente la fresque de Tirynthe[4].

Enfin nous pouvons prouver que le bonnet conique propre

[1] Perrot, III, p. 785, n° 551.

[2] *Ibid.*, p. 775, n° 547; p. 779, n° 548; p. 780, n° 549; p. 785, n° 551.

[3] Comp. Gsell, *Fouilles dans la nécropole de Vulci*, p. 426-428.

[4] Perrot, VI, p. 886-890, n° 439.

IMPRIMERIE NATIONALE

à un des guerriers en bronze trouvés en Phénicie (fig. 8)[1] était aussi en usage chez les « Mycéniens » .Quelques fragments de lames d'argent, provenant d'une des tombes à fosse fouillées par M. Schliemann, ont été récemment nettoyés, et l'on y reconnaît maintenant des bas-reliefs représentant des scènes de combat[2].

Parmi les guerriers qui figurent dans ces scènes, l'un porte un bonnet semblable à celui du bronze phénicien (fig. 16). Nous verrons plus tard que les casques dont sont pourvus deux autres guerriers faisant partie des mêmes scènes sont aussi de type phénicien.

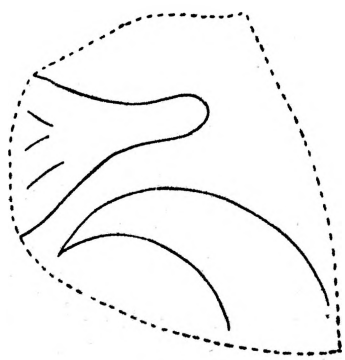

Fig. 16.

Le costume d'apparat des femmes « mycéniennes » est une tunique dont le corsage épouse les formes, tandis que la partie inférieure à la ceinture a une ampleur considérable qui rappelle les crinolines modernes. Cette partie est arrangée de deux manières différentes. Quelquefois, on reconnaît que l'étoffe, repliée à plusieurs reprises dans toute sa longueur, forme des volants (fig. 17ª, 17ᵇ)[3]. D'autres fois, les volants sont remplacés

[1] Nous trouvons ce bonnet encore sur d'autres monuments phéniciens. Il est porté, par exemple, par le tueur de lion sur la stèle d'Amrit (Perrot, III, p. 413, n° 283); par la statue d'un jeune homme, trouvée à Golgos (Perrot, III, p. 533, n° 359); par deux guerriers gravés sur un scarabée carthaginois provenant de la Sardaigne (*Ann. dell' Inst.*, 1883, Tav. d'agg., H, 84, p. 103). Sur d'autres monuments phéniciens, on voit un bonnet semblable, mais pointu : Perrot, III, p. 237, n° 8; p. 240; p. 648, n°ˢ 453, 455; p. 657, n°ˢ 469, 470; p. 658, n° 477.

[2] Reichel, *Ueber homerische Waffen*, p. 121, fig. 38-40, p. 144-145.

[3] On reconnaît cet arrangement avec une clarté parfaite dans une figurine de femme en bronze, trouvée, a-t-on dit, en Troade. Perrot, VI, p. 749, 750, 754, 755, n°ˢ 349, 350; notre figure 17.

par des bandes horizontales cousues sur le fond, dont elles différaient, sans aucun doute, par leur couleur (fig. 18)[1]. Sur les œuvres de petites dimensions, comme sur les sceaux et

Fig. 17ª.
(D'après Perrot et Chipiez, VI, fig. 350.)

Fig. 17ᵇ.
(D'après Perrot et Chipiez, VI, fig. 349.)

pierres insulaires, on ne peut pas généralement distinguer les lequel des deux genres d'arrangement l'artiste a voulu représenter. Il n'y a du reste aucune différence essentielle entre eux.

[1] Notre figure 18 reproduit un fragment d'une tablette d'ivoire, trouvé à Mycènes d'après Perrot, VI, p. 756, n° 351 (comp. p. 750).

L'histoire du costume nous enseigne par de nombreux exemples que souvent des éléments, constructifs dans l'origine, sont remplacés par des éléments purement décoratifs. Par conséquent, les bandes horizontales qui entourent les tuniques des femmes « mycéniennes » ne sont pas autre chose que des volants réduits à des ornements.

Fig. 18.

Nous ne possédons jusqu'à aujourd'hui aucun monument trouvé en Phénicie qui nous renseigne directement sur le costume propre aux Phéniciennes pendant le deuxième millénaire avant J.-C. L'art égyptien ne nous a laissé aucune représentation d'une femme des Keftiou. Mais les peintures de la tombe de Rekhmara représentent des femmes des Rotennou vêtues de tuniques à volants, semblables aux « mycéniennes »[1]. D'après les égyptologues, les Rotennou étaient un peuple sémitique, établi dans la Syrie septentrionale. Ils étaient donc des voisins immédiats des Phéniciens. Une partie des tributs qu'ils apportent sur les fresques du même tombeau consiste en vases qui correspondent à ceux des Keftiou[2]. Nous pouvons en conclure qu'il y avait des points de contact entre les civilisations des deux peuples, et il se peut bien que cette analogie se soit étendue aussi au costume des femmes. Mais la question est tranchée par une statuette d'Astarté qui provient de l'île de Chypre (fig. 19); elle est généralement reconnue comme de travail phénicien[3]. La déesse porte une tunique analogue à la « mycénienne »; la partie inférieure en est pourvue, non pas de vo-

[1] Virey, *Le tombeau de Rekhmara*, pl. VIII (Mémoires publiés par les membres de la mission archéologique française au Caire, VI, 1889).

[2] Wilkinson-Birch, *The manners and customs of the ancient Egyptiens*, I, pl. II[b]. Virey, pl. VII, p. 36 et suiv.

[3] Perrot, III, p. 565, n° 385.

lants, mais de bandes horizontales qui, comme nous l'avons déjà vu, remplaçaient bien fréquemment les volants dans la tunique « mycénienne ». Comme il s'agissait d'une idole, le

Fig. 19.
(D'après Perrot et Chipiez, III, fig. 385.)

sculpteur a conservé le costume archaïque. Ce fait prouve que l'usage de ce costume remonte, en Phénicie, jusqu'à une époque des plus reculées.

Nous sommes renseignés sur l'industrie artistique des Keftiou, non seulement par les fresques des tombeaux de Rekh-

mara (fig. 20; comp. fig. 12)[1] et de Ramenkhepersenb, mais aussi par celles d'une troisième tombe thébaine. Malheureuse-

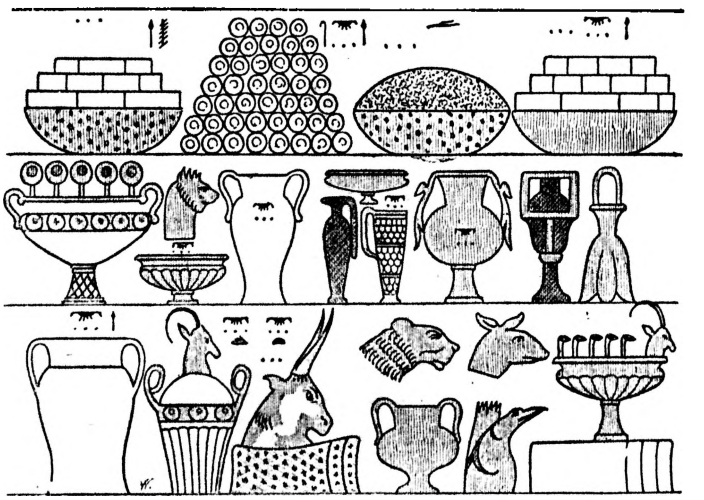

Fig. 20.
(D'après Perrot et Chipiez, III, fig. 542.)

ment la décoration de celle-ci n'a pas été publiée en entier. Nous n'en possédons que les reproductions de deux gobelets

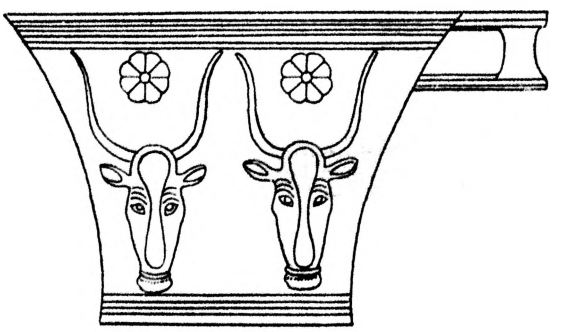

Fig. 21.

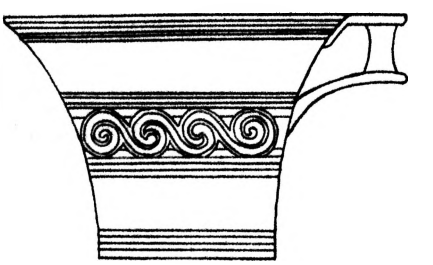

Fig. 22.

(fig. 21, 22). M. Prisse d'Avennes[2] les qualifie de « vases des

[1] Notre figure 20, d'après Perrot, III, p. 751, n° 542.

[2] *Hist. de l'art égypt.*, II, art industriel, planche avec la souscription : « Vase des tributaires de Kafa ». *Jahrbuch des arch. Instituts*, VII (1892), *Archaeol. Anzeiger*, p. 14.

tributaires de Kafa ». Il faut en conclure que les peintures de cette tombe représentaient, elles aussi, des Keftiou apportant leur tribut au Pharaon et que les deux gobelets qui ont été reproduits faisaient partie de ce tribut. Nous connaissons donc un nombre considérable de types de vases travaillés en métal précieux, dont disposaient les Keftiou. Tous ces types trouvent des analogies plus ou moins frappantes dans des types « mycéniens ». Ce fait a été relevé si souvent que je peux renoncer à l'exposer dans ses détails[1]. Il est vrai que cette ressemblance avec des types « mycéniens » ne se limite pas aux vases présentés par les Keftiou, mais s'étend aussi à des exemplaires qui font partie du tribut des Rotennou et de ceux d'autres peuples de la Syrie[2]. Mais s'il est certain que les Keftiou étaient des Phéniciens, d'après le rôle que la tradition antique attribue à ce peuple, nous sommes forcés de supposer que c'était le pays des Keftiou où l'art représenté par tous ces objets avait son centre et son point de départ. Cette supposition est confirmée par le fait qu'un texte égyptien, datant de l'époque de Thoutmès III, mentionne le cadeau d'un prince de *Tinay* (pays encore inconnu), consistant en coupes de bronze avec des anses d'argent et une coupe *de travail keſti*[3]. Un prince étranger a acquis une coupe provenant d'un atelier des Keftiou et en fait hommage au Pharaon. Il en résulte que les Keftiou ne fabriquaient pas seulement des vases de prix, mais aussi qu'ils les exportaient. Ils occupaient donc, en ce qui concerne l'industrie et le commerce, une position prédominante parmi les peuples de la Syrie.

[1] Dernièrement, par M. Max Müller, *Asien und Europa nach altägypt. Denkmälern*, p. 346-350, et par M. Pottier, dans la *Rev. des études gr.*, VII (1894), p. 119-122.

[2] Voir notre page 316, note 2.

[3] Max Müller, *Asien und Europa nach altägypt. Denkmälern*, p. 338. Ce savant croit que le nom *Tinay* est mutilé.

L'ensemble des faits que je viens d'exposer nous prédisposera en faveur de la thèse que l'art « mycénien » n'est qu'une phase de l'art phénicien.

Revenons maintenant aux procédés techniques, plutôt compliqués, employés par l'art « mycénien », dont nous avons parlé au début de notre recherche. Ces procédés correspondaient aux capacités des Phéniciens. Ce peuple avait un talent marqué pour ce qu'on appelle la chimie industrielle. Il est probable que les Égyptiens ont inventé la fabrication du verre et de la faïence, mais ce furent, sans aucun doute, les Phéniciens qui contribuèrent à perfectionner ces inventions. Je n'allègue qu'un fait pour le prouver. Tous les peuples orientaux appréciaient beaucoup le lapis-lazuli (en égyptien, *χesbet-ma;* en grec, *κύανος αὐτοφυής*) dont le gisement principal se trouve en Tartarie et surtout dans la région que l'on appelle aujourd'hui Badaschkan[1]. Comme il était difficile de se procurer cette pierre en quantités considérables, les Égyptiens et les Phéniciens l'imitèrent, en pénétrant d'oxyde de cuivre ou de cobalt le verre à l'état liquide. Les Égyptiens appelaient la matière bleue, obtenue par ce procédé, *χesbet-irī-t,* c'est-à-dire lapis-lazuli artificiel, les Grecs *κύανος σκευαστός* ou *χυτός*[2]. La priorité de l'invention appartient, sans doute, aux Égyptiens qui préparaient ce genre de verre dès l'époque des dynasties memphitiques. Néanmoins, Théophraste[3] rapporte, d'après des sources égyptiennes, que les Pharaons recevaient aussi du *κύανος* préparé par les Phéniciens parmi les tributs qu'ils leur avaient imposés. Cette indication est confirmée par les fresques des

[1] Comp., pour ce qui suit, Lepsius, *Die Metalle in den aegyptischen Inschriften* (*Abhandll. der Berl. Akademie*, 1871), p. 53-79, p. 117-118, p. 129-143, et Helbig, *L'épopée homérique* (trad. Trawinski), p. 127-134.

[2] Théophraste, Περὶ λίθων, § 39, 55.

[3] Περὶ λίθων, § 55.

deux tombeaux égyptiens déjà plusieurs fois cités. Dans le tombeau de Rekhmara on voit parmi le tribut des Keftiou trois vases[1], dans celui de Ramenkhepersenb, une tête de chacal peinte en bleu[2]. Cette couleur indique clairement qu'il s'agit d'objets travaillés en κύανος σκευαστός. Si les Égyptiens exigeaient des produits de ce genre comme tribut des Phéniciens, il est évident qu'ils reconnaissaient aux verreries de ce peuple des mérites particuliers.

Quoi qu'il en soit, personne ne peut contester aux Phéniciens le mérite d'avoir inventé le pourpre[3].

Les objets de verre bleu représentés parmi les tributs des Keftiou dans les deux tombes égyptiennes prouvent que les Phéniciens, à l'époque de Thoutmès III, excellaient dans la fabrication du verre. Ils pratiquaient donc dès le XV^e^ siècle un des procédés techniques compliqués qui étaient propres à l'industrie « mycénienne » et dont nous ne trouvons plus de trace au début de l'art incontestablement grec. Nous sommes même en état de rattacher à l'art phénicien un monument « mycénien » dans lequel le verre est employé d'une façon pleine d'effet. C'est la fameuse frise qui faisait partie de la décoration du palais de Tirynthe, frise dont les plaques d'albâtre sont pourvues d'ornements en κύανος σκευαστός[4]. Ce monument offre l'analogie la plus frappante avec des fragments d'incrustation découverts en Assyrie. Le fond d'ivoire y est décoré d'ornements en lapis-lazuli (κύανος αὐτοφυής) et en émail. L'origine phénicienne de ces incrustations est assurée par des lettres phéniciennes gravées sur plusieurs fragments[5].

(1) Wilkinson-Birch, *The manners and customs*, I, pl. II^a^. Virey, *Le tombeau de Rekhmara*, pl. V, p. 33 et suiv.

(2) Virey, *Sept tombeaux thébains de la XVIII^e^ dynastie*, pl. I, p. 203.

(3) Perrot, III, p. 878-882.

(4) *Ibid.*, VI, pl. XIII, 1, p. 545-546, 698-699, 711-714.

(5) Voir Perrot, II, p. 315; III, p. 851-853.

IMPRIMERIE NATIONALE.

Voyons maintenant ce que l'on peut conclure des autres procédés techniques en question : le travail à *intarsia,* la faïence, la gravure des sceaux et des pierres insulaires.

Les fresques des tombeaux de Rekhmara (fig. 12, 20) et de Ramenkhepersenb représentent, parmi les tributs des Keftiou, des vases qui, d'après leur style, sont en métal. La plupart sont peints en jaune — couleur de l'or —, et pourvus d'ornements rouges, bleus et verts figurant l'émail. D'autres, en partie blancs, en partie jaunes, semblent être travaillés en argent et en or avec des émaux rouges et bleus[1]. Tous ces détails indiquent une décoration à *intarsia.* On reconnaît ce procédé avec une clarté parfaite dans l'un des deux gobelets qui faisaient partie du tribut des Keftiou, représenté dans une autre tombe thébaine, et qui ont été reproduits par M. Prisse d'Avennes. Les têtes de bœuf et les rosaces qui décorent la panse d'un de ces vases (fig. 21) révèlent une *intarsia* qui correspond exactement à celles des lames de poignard (fig. 1) et d'un gobelet d'argent trouvé à Mycènes (fig. 23)[2].

Il en résulte que ce procédé aussi était familier aux Phéniciens dès le XV^e^ siècle avant J.-C.

Dans la fabrication de la faïence, comme dans celle du verre, les Phéniciens ont été sans aucun doute les écoliers des Égyptiens. Nous ne savons pas à quelle époque ils se sont approprié le procédé. Les plus anciennes faïences phéniciennes que nous ayons conservées seraient celles qui furent trouvées dans deux dépôts de l'acropole de Camiros et qui semblent antérieures au VIII^e^ siècle avant J.-C.[3]. En outre, plusieurs scarabées phéni-

[1] Wilkinson-Birch, I, pl. II^a^. Virey, *Le tombeau de Rekhmara*, pl. V, p. 33-34; *Sept tombeaux thébains de la XVIII^e^ dynastie*, pl. I, p. 202.

[2] D'après les *Athenische Mittheilungen*, VIII (1883), pl. I, p. 1 et suiv.

[3] Comp. Loeschcke dans les *Athenische Mittheilungen*, VI (1881), p. 5, 7-8.

ciens, faits de cette matière, remontent jusqu'à une antiquité très reculée. Nous avons déjà mentionné les exemplaires trou-

Fig. 23.

vés dans les nécropoles où domine le style du Dipylon[1]. Il faut en ajouter trois, qui proviennent d'une ancienne tombe sicu-lienne[2], plusieurs autres contenus dans des tombes à fosse

[1] Voir notre page 300.

[2] Orsi dans le *Bulletino di paletnologia italiana*, XX (1894), p. 42. On a trouvé dans la même tombe deux oenochoès peintes dans lesquelles le bas de la panse est décoré de zones, la partie supérieure de motifs semblables à des métopes remplies de lignes brisées. Dans le fond d'un de ces vases sont gravés les signes ⊧| (*Bull. pal.*, XX, pl. III, 8, 9, p. 41). M. Orsi suppose que ces vases ont été importés en Sicile par des Grecs pendant la période immédiatement précédant leur colonisation de l'île, et il reconnaît dans les signes un digamma et un iota. Mais il me semble impossible de rattacher ces vases à un genre quelconque de la céramique grecque et je suis disposé à les attribuer à une fabrique phénicienne. Quant aux signes gravés, il y a en général peu à faire avec de pareils griffonnages. Dans notre cas, on pourrait reconnaître, avec le même droit, un Π phénicien avec la double ligne horizontale. Nous trouvons cette forme, par

faisant partie de la nécropole de Tarquinii[1]. Nous pouvons attribuer la première tombe, avec une grande probabilité, les tombes tarquiniennes, avec certitude, à l'époque antérieure au début du commerce grec[2]. Pour le rôle important que les objets en faïence ont joué dans l'industrie et dans l'exportation des Phéniciens, je renvoie le lecteur au troisième volume de M. Perrot[3]. On en a trouvé en Grèce, en Sicile, en Italie et en Sardaigne. Un passage de Scylax[4] dit que les Phéniciens vendaient des faïences même aux nègres de la côte occidentale de l'Afrique.

En ce qui concerne les pierres dites *insulaires*, il faut tenir compte du fait que quelques exemplaires ont été trouvés en Italie[5]. Lorsque les Grecs, au VIII^e^ siècle avant J.-C., commencèrent à naviguer dans le bassin occidental de la Méditerranée, ils étaient depuis longtemps sortis de la phase « mycénienne ». Il est donc impossible d'admettre que les pierres insulaires trouvées en Italie aient été gravées et exportées par des Grecs. Il faut plutôt les attribuer aux Phéniciens; car ceux-ci étaient

exemple, dans l'inscription du roi Mêsa' de Moab qui régnait pendant la première moitié du IX^e^ siècle (Voir la bibliographie dans Meyer *Geschichte, des Alterthums*, I, p. 395). Je reviendrai sur le type représenté par les oenochoès en question dans un mémoire où je prouverai la probabilité de l'origine phénicienne de certains vases peints provenant des tombes à puits (*tombes à pozzo*) et des plus anciennes tombes à fosse (*tombe a fossa*) de l'Italie.

(1) *Bull. dell' Inst.*, 1870, p. 56; 1874, p. 56, n. 9-12; p. 57, n. 4, 5. *Notizie degli scavi*, 1882, p. 194, 197. Sur quelques exemplaires, M. Schiaparelli (*Notizie*, p. 194) a même voulu reconnaître des lettres phéniciennes. M. Lepsius considère comme égyptien un scarabée en faïence provenant de la *tomba del guerriero*, c'est-à-dire de la plus riche *tomba a fossa*, découverte jusqu'à présent : *Mon. dell' Inst.*, X, pl. X^a^, 12; *Ann.*, 1874, p. 264. Il serait à désirer que d'autres égyptologues encore se prononçassent sur l'origine de ce scarabée.

(2) Voir plus bas, p. 365 et suiv.

(3) Pages 407, 408, 694 et suiv. Comp. Dressel, *Ann. dell' Inst.* 1882, p. 5-58.

(4) Περίπλους, § 112, qui appelle la faïence λίθον αἰγυπτίαν.

(5) *Ann. dell' Inst.*, 1885, Tav. d'agg., G H, n° 8, p. 195-196, note 1.

les seuls étrangers d'outre-mer qui trafiquassent avec les peuples d'Italie avant l'arrivée des Grecs[1].

Sur l'une des pierres en question, une sardoine provenant d'Orvieto (fig. 24)[2], on voit un homme debout entre deux démons à tête de lion, dont chacun tient une oenochoé. Des démons analogues, munis quelquefois du même attribut, sont très souvent gravés sur les pierres insulaires[3]. Mais on en voit aussi quatre sur un vase de bronze, trouvé à Chypre (fig. 25ª, 25ᵇ)[4], dont l'origine phénicienne est incontestable.

Fig. 24.

Nous rencontrons d'autres points de contact entre l'art « mycénien » et l'art phénicien dans l'architecture et la peinture des vases.

Les murailles de la citadelle supérieure de Tirynthe nous révèlent un fait qui est de la plus haute importance pour notre recherche. Des chambres et des corridors voûtés en ogive, qui paraissent avoir servi de magasins, y sont pratiqués tout le long du mur de soubassement.

Une disposition analogue n'existe, à notre connaissance, que dans des murs de défense phéniciens, notamment dans ceux de la Byrsa de Carthage et dans ceux des villes de Thapsus, Hadrumète et Utique[5]. Voilà une analogie digne d'attention entre l'architecture « mycénienne » et la phénicienne. Et je suis convaincu qu'il s'en trouverait bien d'autres, si l'on entreprenait des fouilles méthodiques dans la Phénicie

[1] Voir plus bas, p. 363 et suiv.

[2] *Ann. dell'Inst.*, 1885, Tav. d'agg., G H, n° 8. On reconnaît clairement que l'homme debout est pourvu de la μίτρη « mycénienne » (comp. notre page 310).

[3] Milchhoefer, *Die Anfaenge der Kunst in Griechenland*, p. 54 et suiv.; p. 67-68.

Ἐφημ. ἀρχ., 1890, pl. X, 35, 36, p. 168, 169.

[4] Perrot, III, p. 794-795, n°ˢ 555, 556.

[5] Doerpfeld dans Schliemann, *Tirynthe*, p. 304-305. Les murailles de Thysdros ont été ajoutées par erreur. Voir Reinach dans la *Revue critique*, 1893, I, p. 22.

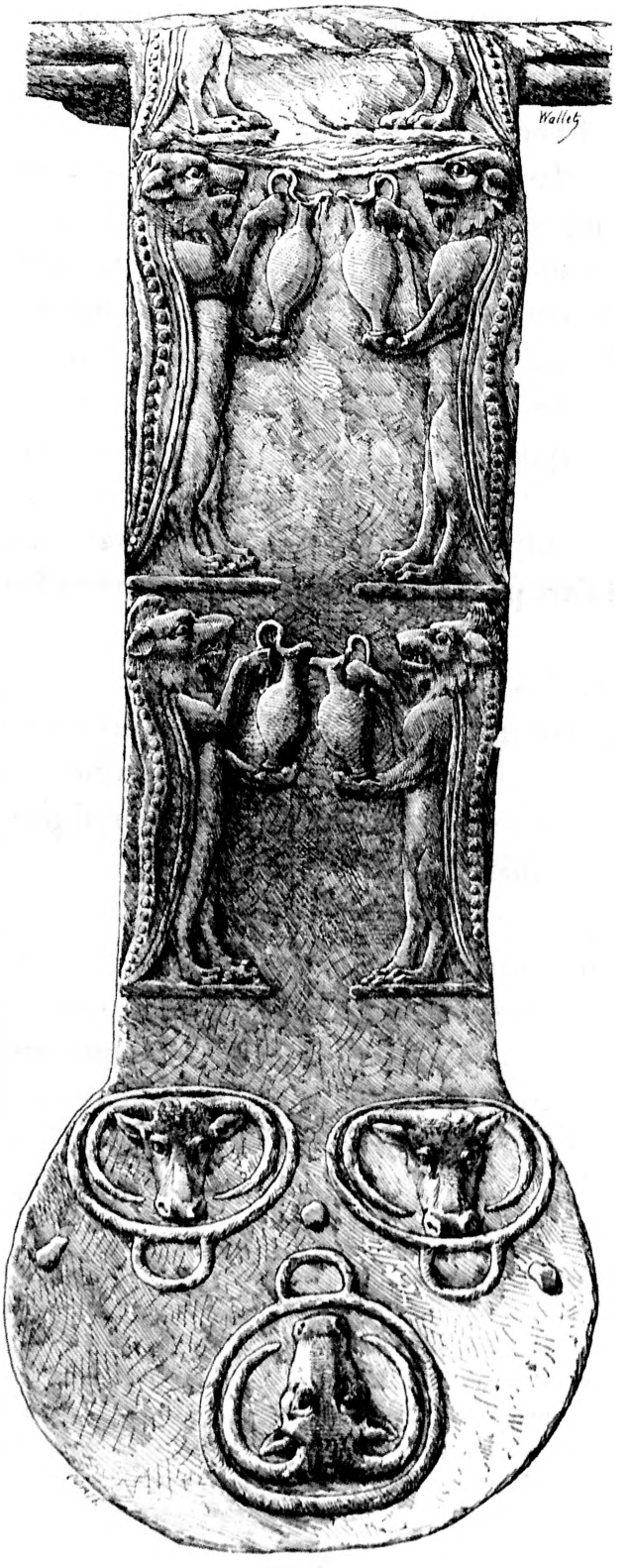

Fig. 25ᵃ,

(D'après Perrot et Chipiez, III, fig. 556.)

propre. On y découvrirait sans doute des palais dont le plan et la décoration correspondraient à ceux de Mycènes et de Tirynthe.

En ce qui concerne les vases peints « mycéniens », nous rencontrons, quand la décoration ne se borne pas à de simples ornements linéaires, des motifs de deux genres différents. Les uns sont empruntés à la faune marine : ce sont des coraux, des as-

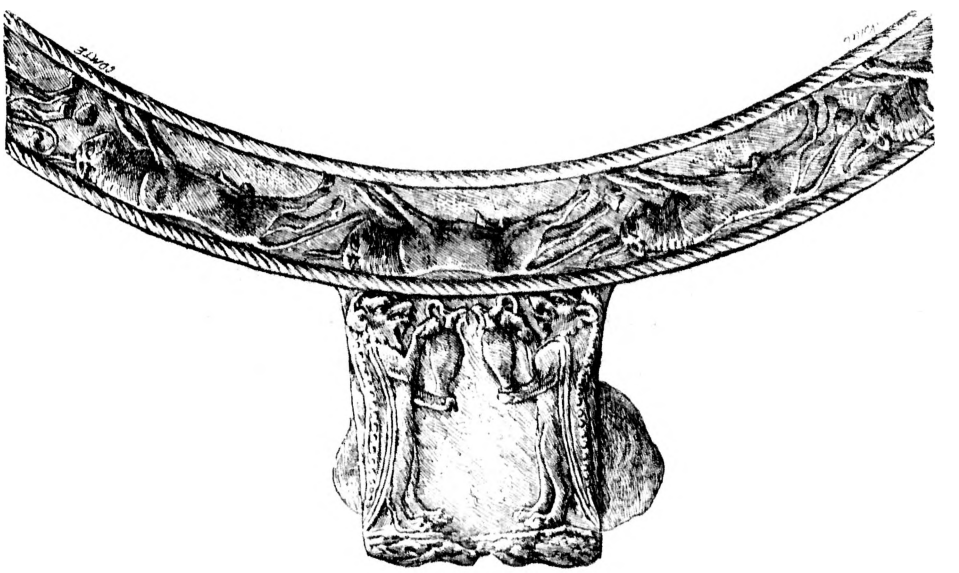

Fig. 25[b].

(D'après Perrot et Chipiez, III, fig. 555.)

téries, des poissons et des coquilles marines d'espèces diverses, des argonautes, des poulpes, des élédones, des seiches, en somme, les mollusques que les Italiens appellent *frutta di mare*. Les motifs de l'autre genre consistent en figurines d'oiseaux et en plantes. Comme les vases décorés de motifs marins dans les couches « mycéniennes » plus récentes ne se trouvent que rarement[1], il semble que leur fabrication cessa de bonne heure. Il

[1] Schuchhardt, *Schliemann's Ausgrabungen*, 2[e] édit., p. 325.

n'est donc pas étonnant que nous ne puissions pas les rattacher à la céramique incontestablement phénicienne. L'autre genre, au contraire, caractérisé par les oiseaux et les plantes dura plus longtemps et on reconnaît clairement qu'il se continue dans les plus anciens vases peints découverts dans l'île de Chypre. M. Ohnefalsch-Richter[1] a rendu ce fait évident, en coordonnant un choix de types ornementaux, propres aux vases « mycéniens » et aux exemplaires de provenance chypriote. Mais ces données précieuses restent enfouies dans le pêle-mêle de son ouvrage et c'est pour cette raison qu'elles ont échappé jusqu'ici aux savants qui s'occupent de la question mycénienne.

Demandons-nous maintenant si l'art figuré « mycénien » peut être rattaché au phénicien, tel que nous le connaissons dès le VII^e^ siècle. C'est une question bien difficile à traiter, car il existe entre les deux arts une lacune d'au moins trois siècles. Cependant, on remarque entre eux certains points de contact qui permettent de les attribuer tous les deux au développement artistique du même peuple et de reconnaître dans l'art « mycénien » une phase plus ancienne, dans l'art phénicien une phase plus récente de ce même développement.

Premièrement, plusieurs sujets sont communs aux deux arts. Nous avons déjà noté[2] que le même type d'un démon à tête de lion est représenté sur des pierres insulaires comme sur un vase phénicien en bronze. Il faut ajouter un autre exemple d'une plus grande portée. Deux monuments « mycéniens » représentent des scènes qui se passent aux bords d'un fleuve, probablement le Nil. L'un d'eux est une lame de poignard travaillée à *intarsia;* elle provient d'une des tombes à fosse fouillées par

[1] *Kypros*, p. 39, fig. 27; p. 69, 71. — [2] Page 325.

M. Schliemann (fig. 26)[1]. On y voit des animaux de race féline qui donnent la chasse à des canards près d'une rivière peuplée de poissons et bordée de papyrus. L'autre monument a été découvert non pas en Grèce, mais en Égypte, dans les fouilles entreprises par M. Flinders Petrie à Tell el Amarna. C'est un pavé décoré de fresques dans le harem du palais du roi hérétique Amenophis IV Khounaten[2]. Il est divisé en deux moitiés égales par une bande transversale sur laquelle sont peints des Sémites et des Éthiopiens prisonniers. Les fresques qui décorent les deux compartiments se ressemblent entre elles par la dis-

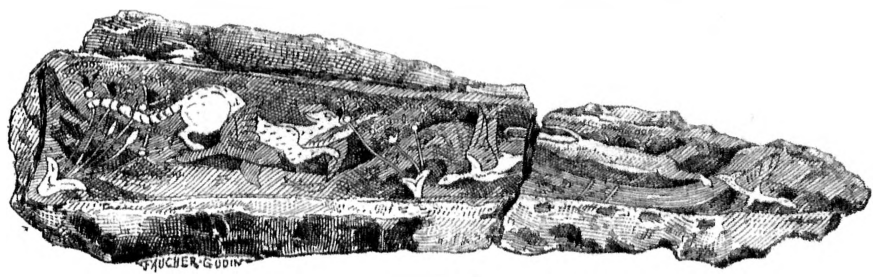

Fig. 26.

(D'après Collignon, *Sculpt. grecque*, I, fig. 9.)

position et les sujets. Dans chacun d'eux, un champ oblong central est rempli par une pièce d'eau qui contient des poissons et des plantes aquatiques, tandis qu'au-dessus volent des canards. Les bandes qui entourent ce champ central représentent les bords d'un fleuve Elles sont occupées dans toute leur longueur par un massif de plantes d'eau, parmi lesquelles on reconnaît des papyrus et des lotus; des veaux sautent parmi ces plantes et des canards s'envolent effarouchés. Notre figure 27 donne un échantillon de cette représentation. Les deux moitiés de ce pavé paraissent avoir été peintes par deux artistes diffé-

[1] *Athenische Mittheilungen*, VII (1882), pl. VIII, p. 241 et suiv. Perrot, VI, pl. XVII, 1, p. 782. — [2] Flinders Petrie, *Tell el Armarna*, pl. II-IV, p. 13 et 14.

IMPRIMERIE NATIONALE.

rents. Les fresques de la partie occidentale sont d'un travail plus fin et plus soigné. Mais celles de la partie orientale nous intéressent par la peine que le peintre s'est donnée d'entrer dans les détails de son sujet. Il a même ajouté certains insectes dont la présence pouvait donner au paysage un caractère plus individuel, des papillons, des sauterelles, des libellules.

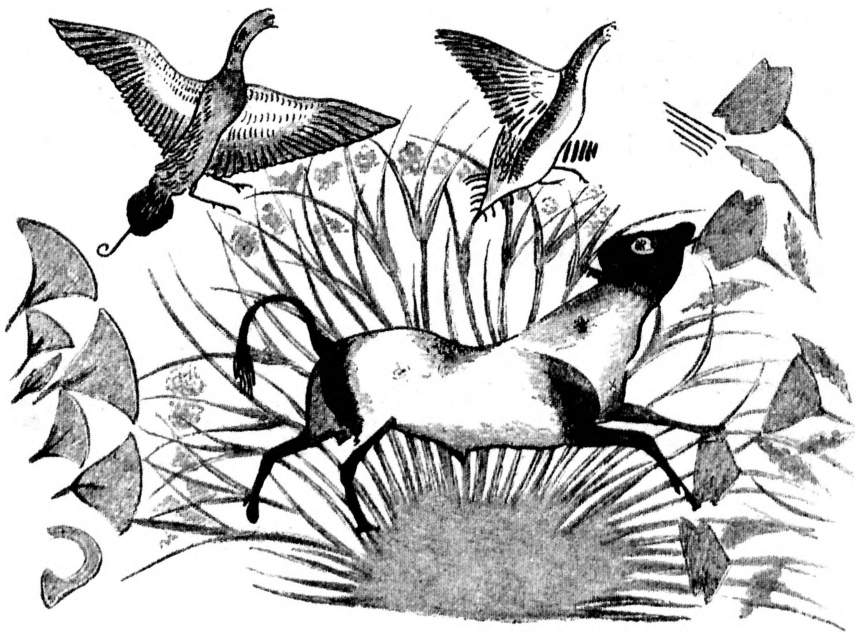

Fig. 27.

Nous avons conservé plusieurs monuments égyptiens qui représentent des sujets semblables [1]. Tous les motifs y sont sévèrement stylisés. Les tiges des plantes aquatiques s'élèvent droites et parallèles. Les feuilles et les fleurs en sont rendues d'une façon tout à fait conventionnelle. En somme, bien que ces plantes fassent partie d'un fond de paysage, le dessin en est le même que sur les monuments égyptiens, où elles sont simplement employées comme ornements. Dans les fresques de

[1] Voir, par exemple, Lepsius, *Denkmaeler aus Aegypten*, Abth. II, pl. 105, 106. Perrot, IV, p. 867, n^os^ 434, 435.

Tell el Amarna, au contraire, domine la tendance à imiter la nature. Les tiges des plantes suivent des directions différentes; on pourrait croire qu'elles sont légèrement agitées par le vent; le rendu des feuilles et des fleurs est plus souple; il s'écarte essentiellement du schématisme ornemental égyptien.

Comment faut-il expliquer l'origine de ces fresques? Il semble impossible de les considérer comme des œuvres purement égyptiennes. Des artistes égyptiens ne pouvaient, du jour au lendemain, s'émanciper de leur style traditionnel et adopter les principes tout contraires qui dominent dans ces fresques. Il faut plutôt supposer qu'elles ont été peintes soit par des artistes étrangers, que le roi Khounaten avait appelés à sa cour, soit par des Égyptiens qui imitaient un art étranger. Cet art ne pouvait être que le « mycénien »[1]. Les fresques de Tell el Amarna ressemblent non seulement quant au sujet, mais aussi quant au style, à la représentation qui décore la lame de poignard découverte par M. Schliemann. La tendance à reproduire la nature, si caractéristique pour l'art « mycénien », s'y manifeste avec une clarté qui ne laisse rien à désirer.

Du reste, cet art n'était pas exclusivement représenté dans le palais de Khounaten par les fresques que nous venons de décrire; il y entrait aussi, comme l'a très bien observé M. Steindorff[2], plusieurs autres éléments de décoration. Il est évident que Khounaten avait une prédilection marquée pour l'art « mycénien ».

Des fonds de paysage, semblables à ceux que l'on voit sur la lame mycénienne et dans les fresques de Tell el Amarna, sont

[1] La parenté de ces fresques avec les produits de l'art « mycénien » a été déjà reconnue par M. Flinders Petrie dans l'*Athenaeum*, 19 décembre 1891, 5 avril 1892. Comp. Reinach, *Revue archéologique*, 3ᵉ série, vol. XIX, 1892, p. 430.

[2] *Jahrbuch des arch. Instituts*, VII, *archæol. Anzeiger*, p. 67.

représentés sur trois coupes d'argent phéniciennes qui datent de la seconde moitié du VII^e^ siècle ou de la première du VI^e^ siècle avant J.-C. [1]. L'une provient de Cervetri (fig. 28) [2], les deux autres, de l'île de Chypre [3]. Nous n'y trouvons plus la tendance naturaliste de l'art « mycénien ». Les plantes sont plutôt disposées et caractérisées suivant les conventions de l'art égyptien. Cette observation nous a fait toucher la différence

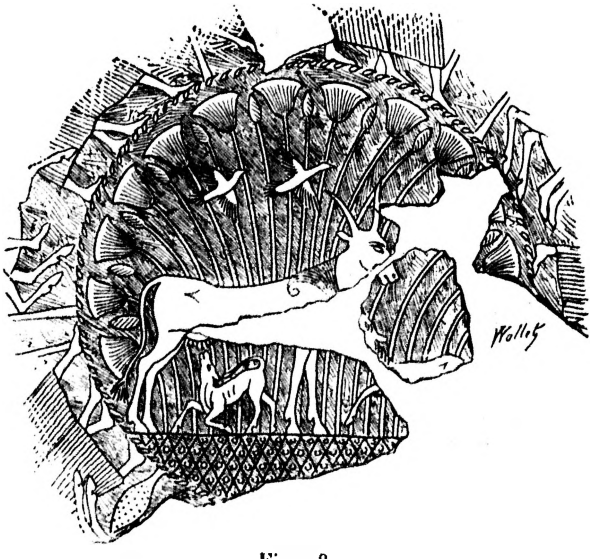

Fig. 28.
(D'après Perrot et Chipiez, III, fig. 353.)

fondamentale entre l'art « mycénien » et le phénicien, tel que nous le connaissons dès le VII^e^ siècle. Les artistes phéniciens de cette époque s'occupaient peu de la nature; ils employaient généralement des types fournis par des modèles égyptiens ou assyriens et les coordonnaient d'une façon plus ou moins mécanique. Certains indices attestent pourtant que leur art se rattachait au « mycénien ». Examinons, par exemple, les tau-

[1] Voir notre page 313. — [2] Perrot, III, p. 790, n° 553. — [3] Cesnola, *Cyprus*, pl. XI, p. 117, 337. Comp. aussi la coupe d'or, *ibid.*, p. 316.

reaux représentés sur un vase de bronze déjà plusieurs fois cité (fig. 25ᵇ)[1], sur une rondache de bronze (fig. 29ᵃ, 29ᵇ)[2] et sur une coupe d'argent phénicienne[3], trouvés dans l'île de Chypre. On peut très bien considérer ces types de taureaux comme dérivés de ceux que l'on voit sur la fresque de Tirynthe[4] et sur les gobelets amycléens (fig. 2, 3). D'autre part, les qualités propres à l'art « mycénien » n'ont pas tout à fait disparu dans l'art incontestablement phénicien, mais elles s'y manifestent de temps en temps. Il suffit de rappeler les bas-reliefs d'une coupe phénicienne d'argent, trouvée près de Palestrine (fig. 30)[5]. Comme le fait justement remarquer M. Pottier[6], le sentiment qui s'y révèle dans l'indication du paysage et la façon pleine de vie dont y sont rendues les scènes de chasse dénotent un esprit artistique analogue à celui qui domine dans les bas-reliefs des vases amycléens.

Enfin il faut tenir compte du fait que les deux arts qui nous occupent se sont trouvés associés dans un ensemble d'objets provenant d'une tombe découverte dans l'île d'Égine[7]. Deux de ces objets, une coupe[8] et un diadème en or[9], décorés de spirales, appartiennent à une phase plutôt récente de l'industrie « mycénienne ». L'art phénicien égyptisant est représenté par une pendeloque en or dont la partie figurée reproduit une composition fréquente sur les monuments égyptiens, celle de l'oiseleur qui, naviguant sur le Nil, soulève des oiseaux aquatiques, produits de sa chasse[10]. Si les objets trouvés dans la tombe

[1] Voir nos pages 325, 328.
[2] Perrot, III, p. 870, n° 639.
[3] *Ibid.*, p. 789, n° 552.
[4] Plus haut, p. 313, note 4.
[5] Perrot, III, p. 759, n° 543.
[6] *Revue des études grecques*, VII, 1894, p. 130.
[7] Publié par M. Evans dans le *Journal of hellenic studies*, XIII, 1892-1893, p. 195-226.
[8] *Journal of hellenic studies*, XIII, p. 196, fig. 1ᵃ, 1ᵇ.
[9] *Ibid.*, p. 210, 211, fig. 15, 16.
[10] *Ibid.*, p. 197, fig. 2ᵃ, p. 201, fig. 2ᵇ.

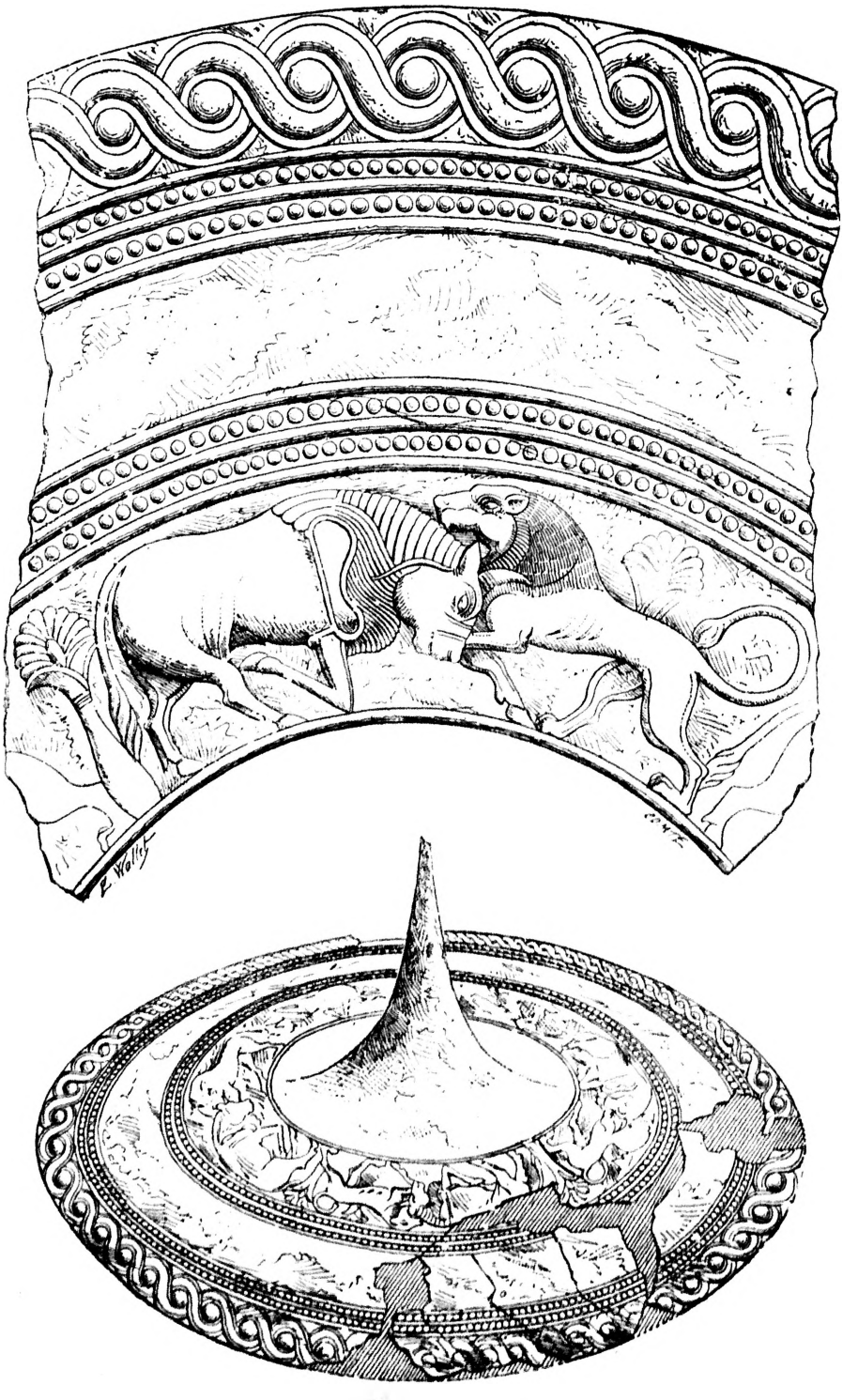

Fig. 29a, b.

(D'après Perrot et Chipiez, III, fig. 639.)

d'Égine étaient de la même provenance, la pendeloque, incontestablement phénicienne, prouverait la même origine pour la coupe et le diadème. S'ils étaient contemporains, il résulterait que déjà, vers la fin de la phase « mycénienne », l'art phénicien

Fig. 30.
(D'après Perrot et Chipiez, III, fig. 543.)

commençait à perdre son individualité et à suivre la voie sur laquelle nous le trouvons dès le VII^e^ siècle.

Nous ne reconnaîtrons l'ensemble des circonstances qui cau-

sèrent cette décadence qu'après avoir acquis une idée plus ou moins nette du caractère propre à l'art phénicien, immédiatement après la fin du développement « mycénien ». Avec les moyens dont nous disposons aujourd'hui, nous ne pouvons que risquer une conjecture sur une de ces circonstances.

Comme l'art « mycénien » remonte au IIe millénaire av. J.-C., il représenterait, d'après ma théorie, l'art phénicien de l'époque où Sidon prédominait parmi les villes situées sur les côtes de Chanaan[1]. Les Phéniciens se trouvaient alors à la première étape de la mission qui leur était dévolue par leur position géographique et par leurs talents. Les nouveaux horizons qui s'ouvraient devant les hardis navigateurs ne pouvaient que seconder le développement individuel de leur art. L'aspect de contrées différentes de leur patrie devait agir sur leur imagination et raffiner leur sentiment de la nature. Les bénéfices du commerce répandaient chez eux le bien-être et la richesse. Leurs relations commerciales pendant l'époque où Sidon se trouvait à la tête des villes phéniciennes étaient surtout limitées au bassin oriental de la Méditerranée. Ce fait a une importance capitale pour la question qui nous occupe. Les Phéniciens trafiquaient alors principalement avec les populations, d'un goût plus ou moins délicat, qui s'étaient établies autour

[1] Nous ne pouvons pas discuter ici les arguments par lesquels les Sidoniens, d'un côté, et les Tyriens, de l'autre, tâchaient de prouver la priorité de l'existence de leur ville (Movers, *Die Phoenizier*, II, 1, p. 118 et suiv.). En tout cas, la position prédominante que Sidon occupait pendant le deuxième millénaire avant J.-C., résulte de deux faits. Premièrement, dans la *Genèse*, X, 15, Zidon est nommé le Fils aîné de Chanaan, c'est-à-dire le chef des tribus chananéennes (comp. *Movers*, II, 1, p. 89 et suiv.). En second lieu, les Hébreux se servaient du nombre des Sidoniens comme nom collectif pour les Phéniciens (Meyer, *Geschichte des Alterthums*, I, p. 229-230). D'autre part, le rôle brillant joué par Hiram, roi de Tyr (969-936), prouve que Tyr, dès la première moitié du Xe siècle au moins, occupait la première place parmi les villes phéniciennes (Meyer, I, p. 345-346).

de la mer Égéenne et, pour satisfaire aux exigences d'une pareille clientèle, il était dans leur propre intérêt d'apporter un certain soin, même dans la fabrication des articles d'exportation.

Au x^e^ siècle, la suprématie de Tyr avait succédé à celle de Sidon. Il faut peut-être expliquer ce changement par les progrès de la colonisation grecque sur les îles et en Asie mineure, qui limitaient le libre mouvement des Sidoniens dans la mer Égée. Quoi qu'il en soit, les Tyriens s'ouvrirent de nouveaux marchés, en étendant leurs courses jusque dans le bassin occidental de la Méditerranée; ils arrivaient peu à peu jusqu'aux colonnes d'Hercule et assuraient, par la fondation de colonies et de comptoirs, les relations acquises. Il se peut bien que cette expansion de commerce ait contribué à provoquer la décadence que nous pouvons constater dès le VII^e^ siècle dans l'industrie phénicienne. Les chefs d'ateliers, pour satisfaire aux demandes, exigeaient une production en masse; les artistes ne se donnaient plus la peine d'étudier la nature et de créer des compositions originales; il leur était plus commode de se servir de certains types que des modèles égyptiens ou assyriens leur fournissaient tout constitués : l'art était généralement remplacé par la routine. Ce n'était plus que dans les procédés techniques que l'on conservait l'exactitude traditionnelle, si cela en valait la peine. Dans les articles d'exportation on négligeait souvent même le côté technique. Il est surprenant de voir quelle pacotille les Phéniciens ont quelquefois vendue aux peuples d'Italie[1].

Il s'agit maintenant de faire valoir, pour notre recherche,

[1] Je ne cite qu'un trépied de bronze, très grossièrement travaillé, qui fut trouvé dans une tombe à fosse tarquinienne (*Mon. dell' Inst.*, XII, pl. III, 14; *Ann.*, 1884, p. 176. Martha, *L'art étrusque*, p. 101, fig. 97). La supposition que ce trépied soit un produit local est exclue par la matière même. C'est le même alliage couleur d'or qui a servi pour les casques à cimier, certainement importés, provenant de la même nécropole (voir plus bas, p. 369).

IMPRIMERIE NATIONALE.

les matériaux que nous offre l'épopée homérique. Il n'est pas douteux que l'origine de l'épopée remonte jusqu'à l'époque mycénienne[1] et que les poètes des générations postérieures aient encore conservé bien des traditions de cette époque. L'épopée reflète la situation politique qui existait en Grèce et en Asie mineure avant la migration dorienne. Les poètes ont aussi gardé un souvenir exact des conditions économiques de leurs ancêtres. Ils donnent trois fois, à la ville de Mycènes, l'épithète de πολύχρυσος[2]. Les fouilles faites par Schliemann nous ont révélé que cette épithète s'accorde parfaitement avec la situation de Mycènes avant la migration dorienne. A l'époque postérieure, elle n'aurait plus correspondu à la réalité, car il résulte non seulement de la tradition, mais aussi des découvertes archéologiques, que les conquêtes des Doriens produisirent un appauvrissement considérable dans les anciennes villes du Péloponnèse[3]. Dans la description des coutumes, les poètes épiques évitaient également le plus possible tout ce qui était moderne[4]. Les héros homériques ne montent pas à cheval; ils se servent

[1] Comp. Meyer, *Geschichte des Alterthums*, II, p. 393. M. Reichel, *Ueber homerische Waffen* (*Abhandlungen des archaeol.-epigr. Seminars der Universität Wien*, XI, 1894) a voulu prouver que les poètes de l'epopée, quand ils parlaient des armes de défense, décrivaient généralement celles de l'époque « mycénienne ». Pour certains passages d'une haute antiquité et qui, par leur précision, étaient difficiles à modifier, il a indubitablement raison. Mais il exagère sa théorie en l'appliquant à l'épopée presque entière. Les poèmes épiques étaient chantés surtout dans les maisons de chefs plus ou moins belliqueux. Il est donc, *a priori*, probable que les poètes postérieurs tenaient compte de l'armement contemporain. Leurs auditeurs auraient été bien choqués, s'ils n'avaient entendu parler que d'armes, de parades et d'assauts, auxquels ils n'étaient pas habitués. Du reste ce qu'il y a d'exagéré dans le mémoire de M. Reichel a déjà été relevé et réfuté par M. Scheindler dans la *Zeitschrift für die oesterreich. Gymnasien*, 1895, V. fasc., p. 398 et suiv., et par M. Meyer dans la *Berliner philolog. Wochenschrift*, XV (1895), n. 15 et 16, p. 481 et suiv.

[2] *Iliade*, VII, 180; XI, 46; *Odyssée*, III, 305.

[3] Helbig, *L'épopée homérique* (trad. Trawinski), p. 83.

[4] Comp. von Wilamowitz-Moellendorff, *Homerische Untersuchungen*, p. 292.

exclusivement de chars de guerre. L'alphabet leur est inconnu[1]. Dans leurs cuisines, la viande n'est jamais cuite, mais toujours rôtie. Les héros méprisent le poisson, aliment très apprécié par les Grecs de l'époque classique. Plusieurs vers, hémistiches, mots accouplés et épithètes sont communs aux plus anciennes et aux plus récentes parties de l'épopée. Nous devons en conclure que leur origine remonte au début même de l'épopée et qu'ils ne sont plus pour les poètes postérieurs qu'une simple convention. Il était pourtant bien naturel que les mêmes poètes, surtout dans des comparaisons et dans des discours un peu étendus, subissent quelquefois l'influence de leur propre époque et que les aèdes, en récitant des chants anciens, se permissent aussi des improvisations d'un caractère moderne, modifiant ainsi le texte original. Il arrivait aussi qu'un poète, en traitant un sujet tout à fait nouveau, s'émancipât entièrement des formes traditionnelles. Nous donnons de ces procédés quelques exemples d'une évidence particulière.

L'épopée ne mentionne que des armes de bronze[2] et les

[1] Les *σήματὰ λυγρά* (*Iliade*, VI, 168) se réfèrent, sans aucun doute, à la pictographie, sur laquelle nous avons été tout récemment renseignés par M. Evans dans le *Journal of hellenic studies*, XIX (1894), p. 270-372, système qui précéda le développement de l'alphabet et qui remonte jusqu'à l'époque « mycénienne. »

[2] Les vers, *Il.*, IV, 123 (*νευρὴν μὲν μαζῷ πέλασεν, τόξῳ δὲ σίδηρον*) et XVIII, 34 (*δείδιε γὰρ μὴ λαιμὸν ἀποτμήξειε σιδήρῳ*) sont sans aucun doute interpolés. Voir Helbig, *L'épopée homérique* (trad. Trawinski), p. 423, note. L'unique passage de l'épopée qui fasse mention d'une arme en fer se trouve dans le long discours que prononce Nestor, *Il.*, VII, 124 et suiv. Une massue en fer (*σιδηρείη κορύνη*) y est attribuée à Areïthoos (VII, 141, 144). Je n'ose pas donner un jugement sur l'âge de ces vers. Si l'on admet qu'ils datent d'une époque reculée, on pourrait les mettre en rapport avec les indications d'après lesquelles quelques rares objets en fer ont été trouvés dans les couches antérieures aux « mycéniennes ». M. Schliemann (*Bericht über die Ausgrabungen in Troia i. J.* 1890, p. 20), prétend avoir découvert à Hissarlik, dans la seconde ville, deux boules de fer dont l'une, pourvue d'un trou quadrangulaire, lui semblait avoir servi comme pomme de canne (voir pourtant Perrot et Chipiez, VI, p. 953) et

poètes, les plus récents comme les plus anciens, se servent, pour les déterminer, des mêmes expressions. Il en résulte que cette phraséologie a pris naissance pendant une époque où l'on ne travaillait pas encore les armes en fer. Elle correspond exactement à l'état de choses qui nous est révélé par les restes « mycéniens » découverts dans la Grèce propre. Les armes en fer y manquent complètement. Ce métal n'y apparaît que pendant une phase relativement récente du développement « mycénien » et encore en quantité fort limitée. Jusqu'ici, on n'a trouvé que quatre bagues en fer dans la nécropole appartenant à la basse ville de Mycènes [1] et une cinquième dans la θόλος d'Amyclées [2]. Il est donc évident que la phraséologie épique qui se réfère aux armes date de l'époque « mycénienne ». Mais nous pouvons prouver que cette phraséologie n'était souvent que conventionnelle.

Achille, lorsqu'il propose un disque colossal en fer comme prix aux jeux funèbres de Patrocle, dit que le héros qui gagnerait ce prix pourrait pendant cinq ans fournir ses pasteurs et ses laboureurs du fer nécessaire [3]. Il est clair que le fer servait aux laboureurs pour faire des socs de charrue. Les pasteurs en garnissaient les lances qu'ils portaient pour se dé-

M. Evans, dans le *Journal of hellenic studies*, XIII, 1892-1893. p. 29, rapproche cet objet des vers de l'*Iliade* qui nous occupent. Une troisième boule informe de fer, trouvée également à Hissarlik, provient, à ce qu'il paraît, de la couche « mycénienne » ou de celle qui la précède immédiatement (Doerpfeld, *Troia*, 1893, p. 98). Mais, dans les ensembles auxquels on les attribue, ces objets se présentent comme des faits exceptionnels. Ils sont venus probablement à Troie de la Chaldée, où l'usage du fer remonte à l'antiquité la plus reculée (Perrot et Chipiez, II, p. 719-720). En tout cas, ces objets isolés n'ont exercé aucune influence immédiate sur la civilisation des habitants primitifs de Troie, et aucun palethnologue n'osera attribuer à l'âge de fer les couches où l'on prétend que ces objets ont été découverts.

[1] Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1888, p. 135, 138, 147.

[2] *Ibid.*, 1889, p. 147.

[3] *Il.*, XXIII, 826-835.

fendre contre les attaques d'autres hommes et de chiens, κυνῶν ἀλκτῆρα καὶ ἀνδρῶν, comme le dit le poète de la Télémachie en parlant de la lance du porcher Eumée[1]. Les haches et les demi-haches qu'Achille propose plus tard comme prix pour les archers sont également en fer[2]. Ces passages indiquent donc clairement une époque où l'usage de ce métal était généralement répandu. Néanmoins dans le même chant, lorsqu'il s'agit du combat entre deux héros, les armes sont désignées comme des armes de bronze, ταμεσίχροα χαλκὸν ἐλόντε[3]. Nous ne pouvons aucunement admettre qu'à une époque où les socs de charrue, les pointes de lance des pasteurs et les haches étaient de fer, les guerriers se soient encore servis d'armes de bronze. Il faut plutôt supposer que, dans les vers relatifs au combat, le poète a observé le style traditionnel de la poésie épique et qu'il s'est laissé inspirer par les conditions de sa propre époque dans les autres passages.

Un fait semblable résulte du premier livre de l'*Odyssée*. Mentès, le prince des Taphiens, sous la figure duquel se cache Minerve, raconte à Télémaque qu'il s'est arrêté à Ithaque, en naviguant vers Témésé avec une cargaison de fer[4]. Si les Grecs d'alors exportaient déjà du fer, on peut penser qu'ils ont profité de ce métal pour en faire leurs propres armes. Mais le poète, en parlant de la lance de Mentès, retombe sous l'influence de la phraséologie traditionnelle; car il appelle cette lance χάλκεον ἔγχος[5].

Le fer n'est pas nommé moins de neuf fois dans l'*Odyssée*

[1] *Od.*, XIV, 531. Le jeune berger, sous la figure duquel Minerve se présente à Ulysse, est également armé d'une lance (ἄκων) : *Od.*, XIII, 225.

[2] *Il.*, XXIII, 850. Le poète se réfère au disque et aux haches de fer, en mentionnant, au commencent du poème (XXIII, 261), le σίδηρον πολιὸν parmi les prix qu'Achille fait sortir de sa tente.

[3] *Il.*, XXIII, 803.

[4] *Od.*, I, 184.

[5] *Ibid.*, 104, 121.

comme matière des haches qui servent au tir à l'arc [1]. La répétition même exclut tout soupçon d'interpolations ou de changements du texte primitif. Le chant qui se réfère au tir à l'arc était sans doute une ἀοιδή

ἥτις ἀκουόντεσσι νεωτάτη ἀμφιπέληται [2].

Le poète y traitait un sujet tout à fait nouveau et dans le développement duquel il avait une liberté parfaite. Nous observons un procédé bien différent dans les passages où il s'agit d'armes. Le poète y emploie régulièrement les expressions traditionnelles qui se réfèrent à des armes en bronze. Ulysse lance à travers des haches en fer un ἰὸς χαλκοβαρής (XXI, 423). Dans le chant suivant, la μνηστοροκτονία, nous rencontrons : φάσγανον ὀξύ, χάλκεον (79-80), μελίη χαλκοβάρεια (259), διαπρὸ δὲ χαλκὸν ἔλασσεν (295), οὔτασε χαλκῷ (356), δηλήσεται ὀξέϊ χαλκῷ (368), νηλέϊ χαλκῷ (475).

Je pourrais alléguer encore beaucoup d'autres exemples, mais je crois que ceux que je viens d'indiquer suffisent pour faire comprendre le mélange d'éléments anciens et d'éléments plus modernes, qui règne dans l'épopée. Dans ces conditions, nous devons soumettre chaque trait de l'épopée à une recherche spéciale pour vérifier s'il fait partie du fond poétique fixé pendant l'époque « mycénienne » ou s'il est déterminé par des circonstances d'un âge postérieur. Voyons comment il faut juger à cet égard les passages où il s'agit de l'industrie des Phéniciens et de leurs relations commerciales avec les Grecs. Les faits principaux qui résultent de l'ensemble de ces passages sont les suivants :

Les Grecs considéraient les produits de l'industrie phéni-

[1] *Od.*, XIX, 587; XXI, 3, 81, 97, 114, 127, 328; XXIV, 168, 177. Comp. XXI, 61. — [2] *Ibid.*, I, 352.

cienne comme les plus beaux et les jugeaient de beaucoup supérieurs aux leurs[1]. Les poètes exaltent surtout des πέπλοι ποικίλοι faits par des femmes sidoniennes[2] et des cratères en argent provenant de Sidon[3]. L'un de ces cratères est simplement nommé *œuvre d'Hephaistos*[4]. Le poète considère donc le travail sidonien comme digne du dieu hellénique qui personnifie l'habileté artistique par excellence. Un collier d'or et d'ambre, offert par des marchands phéniciens, excite la convoitise de la mère d'Eumée[5]. Les Sidoniens sont qualifiés *d'ingénieux et d'habiles dans l'art* (πολυδαίδαλοι)[6], une esclave sidonienne est dite *habile en des travaux superbes* (ἀγλαὰ ἔργ' εἰδυῖα)[7]. Les Phéniciens pourtant vendaient aux Grecs non seulement des précieuses œuvres artistiques, mais aussi de menus objets (ἀθύρματα)[8]. Leur commerce était très étendu. L'épopée nous les montre en Égypte[9], dans les ports de Crète[10], de Lemnos[11], d'Ithaque[12] et de l'île, probablement mythique, de Syrié[13]. Ils tâchent de gagner, par de riches cadeaux, la bienveillance des rois dont ils visitent les pays[14]. Ils restent dans les ports où ils ont débarqué jusqu'à ce qu'ils aient vendu leurs marchandises; dans le port de Syrié, ils s'arrêtent à cet effet pendant toute une année[15]. Enfin il résulte de l'épopée que non seulement les Phéniciens fréquentaient les côtes grecques, mais qu'aussi des habitants de l'Asie mineure et de la Grèce visitaient la Phénicie. Pâris, en retournant à Troie après l'enlèvement

(1) *Il.*, XXIII, 741-745. *Od.* IV, 615-619, XV, 115-119.
(2) *Il.*, VI, 289-292.
(3) Voir notre note 1.
(4) *Od.*, IV, 615-619; XV, 115-119.
(5) *Ibid.*, XV, 460-463.
(6) *Il.*, XXIII, 743.
(7) *Od.*, XV, 418.
(8) *Od.*, XV, 416.
(9) *Ibid.*, XIV, 288.
(10) *Ibid.*, XIII, 273.
(11) *Il.*, XXIII, 745.
(12) *Od.*, XV, 482.
(13) *Ibid.*, XV, 415.
(14) *Il.*, XXIII, 745.
(15) *Od.*, XV, 455.

d'Hélène, s'arrête à Sidon et en emmène les femmes qui tissent les fameux πέπλοι ποικίλοι[1]. Après la destruction de Troie Ménélas visite la Phénicie et les Sidoniens; il est pendant quelque temps l'hôte d'un roi sidonien qui lui fait cadeau du magnifique cratère, œuvre d'Hephaistos[2].

Voyons maintenant quelle attitude prend, en présence de ces données de l'épopée, mon ami M. Beloch[3], qui représente la tendance antiphénicienne de la façon la plus radicale. Il en conclut que le commerce des Phéniciens avec les Grecs n'était pas antérieur au VIII^e^ siècle avant J.-C. Il commence sa recherche par l'exclusion des passages où il s'agit de visites que les habitants de l'Asie mineure et de la Grèce font en Phénicie. Il écarte ainsi le passage relatif au séjour de Pâris à Sidon, passage qui se trouve dans un très ancien chant de l'Iliade[4]. Mais ce procédé me semble un peu hardi. Si des Grecs fréquentaient alors la Phénicie, il est bien probable qu'il y avait réciprocité et que les Phéniciens entraient aussi dans des ports grecs. De plus, Sidon apparaît dans ce passage comme la ville la plus célèbre par ses tisserands. Devons-nous supposer que les Phéniciens, auxquels l'épopée donne l'épithète de célèbres par la navigation (ναυσικλυτοί)[5], aient attendu les acheteurs à domicile? Toutes les analogies, depuis Athènes et Corinthe jusqu'à Hambourg et Liverpool, prouvent plutôt que des villes maritimes qui possèdent une industrie bien développée en exportent les produits. Par conséquent, il semble probable que le commerce maritime des Phéniciens remonte jusqu'à l'époque où fut composé un très ancien poème de l'épopée.

Les passages qui attestent ce commerce d'une façon précise

[1] *Il.*, VI, 290-293. — [2] *Od.*, IV, 83, 84, 617-619; XV, 117-119. — [3] *Rheinisches Museum*, nouvelle série, XLIX (1894), p. 111 et suiv. — [4] *Il.*, VI, 289-292. — [5] *Od.*, XV, 415.

se trouvent en effet dans des poèmes plutôt récents et qui ne semblent pas antérieurs au VIII^e^ siècle avant J.-C. M. Beloch les croit déterminés par l'état des choses propre à cette époque récente, et il en conclut que les Phéniciens ne commencèrent à trafiquer avec les Grecs que vers le VIII^e^ siècle. Mais, en tirant cette conclusion, mon savant ami a oublié que l'épopée contient des traits datant d'époques bien différentes. Tous les poètes et même les plus récents respectent les conditions historiques antérieures à la migration dorienne. Comme les données relatives aux Phéniciens font partie, pour ainsi dire, du fond historique de l'épopée, il est *a priori* probable qu'elles remontent à la même époque et qu'elles appartiennent aux éléments traditionnels de l'épopée. Cette supposition est confirmée par un fait qui excitait déjà l'étonnement de Strabon[1]. L'épopée ne mentionne jamais Tyr, mais seulement Sidon. Comme nous l'avons déjà observé[2], depuis le X^e^ siècle, ce n'était plus Sidon, mais Tyr qui jouait le premier rôle en Phénicie. Or, si les indications que l'épopée donne sur le commerce des Phéniciens avec

[1] XI, c. 756. Je ne comprends pas comment M. Meyer (*Geschichte des Alterthums*, I, p. 230) et M. Pietschmann (*Geschichte der Phönizier*, p. 104) peuvent soutenir que, dans l'épopée, **Σιδόνιοι** (**Σιδόνες**) soit un nom collectif synonyme avec **Φοίνικες**. Cette opinion est contredite par plusieurs passages, où les premiers sont clairement distingués de ces derniers. Il est dit, *Il.*, XXIII, 740 et suiv., qu'un cratère d'argent proposé par Achille comme prix aux jeux funèbres de Patrocle est le plus beau sur la terre, **ἐπεὶ Σιδόνες πολυδαίδαλοι εὖ ἤσκησαν, | Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες ἐπ' ἠεροειδέα πόντον**. Il s'y agit sans aucun doute d'accentuer que le cratère est fabriqué à Sidon, dans le plus grand centre artistique de la Phénicie. Vis-à-vis de ce fait, peu importait de dire quels Phéniciens avaient exporté ce chef-d'œuvre : par conséquent, le poète se sert, dans le second vers, du nom collectif. Ménélas, en racontant les aventures qu'il eut pendant son retour de Troie, dit avoir visité la Phénicie (**Φοινίκην**) et les Sidoniens (**Σιδονίους**, *Od.*, IV, 83, 84). La ville de Sidon (**Σιδὼν πολύχαλκος**) est précisément nommée, *Od.*, XV, 425. Enfin la forme **Σιδόνες** (*Il.*, XXIII, 743) semble indiquer plutôt les habitants d'une ville que d'un pays. Strabon a donc parfaitement raison de soutenir que les poètes de l'épopée ne font mention que de Sidon.

[2] Pages 336-337.

IMPRIMERIE NATIONALE.

les Grecs avaient pris naissance vers le VIII^e^ siècle, comme le suppose M. Beloch, il est clair que les poètes auraient mentionné plutôt la seconde que la première ville. Comme ce n'est pas le cas, ces indications doivent dériver d'une tradition antérieure, non seulement au VIII^e^, mais même au X^e^ siècle, et ce fait nous conduit en pleine époque « mycénienne ».

Les résultats obtenus par la comparaison des langues confirment cette conclusion. Nous trouvons déjà dans l'épopée des paroles qui semblent empruntées à une langue sémitique. Il est vrai que les opinions des savants diffèrent encore sur plusieurs de ces paroles. Je n'allègue donc que celles dont l'origine sémitique paraît particulièrement vraisemblable. Deux sémitologues éminents, MM. Lagarde et Noeldeke, dérivent *χιτών*, ionien *κιθών*, d'un substantif qui, dans l'hébreu, a la forme *kĕtōnet*, et personne jusqu'ici n'a soulevé d'objections sérieuses contre ce rapprochement[1]. On peut y ajouter *ἐλέφας*, *ivoire*, matière dont on a trouvé une grande quantité dans les couches « mycéniennes »[2]. Je n'ose pas décider si ce substantif est dérivé du sanscrit *ibha* ou de l'égyptien *âb*, *âbu*, éléphant, ivoire. Mais, quoi qu'il en soit, l'*ελ* ne peut être que l'article sémitique, et ce fait indique d'où les Grecs ont reçu la chose et le mot. Rien n'est plus naturel que de rapprocher *σαλλακίς*[3] avec *pilleges* ou *pīleges*, *σῦριγξ*[4] avec le verbe *šārak*, *siffler*, *λίνος*

[1] Lewy, *Die semitischen Lehnwörter im Griechischen*, p. 82.

[2] M. Lewy, *op. cit.*, p. 5-6, a rassemblé tous les matériaux relatifs à cette question. Il soutient l'opinion de M. de Saussure, d'après laquelle il faudrait mettre *ἐλέφας* en rapport avec *ἀλιϐ-αντε*, *albus*. Mais cette opinion est contredite par le fait que l'on ne peut pas séparer *ἐλ-έφ-ας* de *eb-ur*. Les deux substantifs dérivent sans aucun doute du même mot étranger, que les Grecs ont emprunté avec l'article sémitique, les Latins sans celui-ci.

[3] *Il.*, IX, 449, 452; *Od.* XIV, 203. Comp. Lewy, p. 66-67.

[4] *Il.*, X, 13, XVIII, 526; dans un sens dérivé pour *δορατοθήκη*, *Il.*, XIX, 387. Comp. Lewy, p. 165.

(αἴλινος)[1] avec le cri de lamentation *'ī lānū* o *'ōj lānū*, νέκταρ avec *nĭqtār, vin épicé*[2], χρυσός — matière qui abonde dans les couches « mycéniennes » du Péloponnèse — avec *hărŭṣ*[3]. Tous ces faits indiquent qu'avant le développement de l'épopée les Grecs passèrent par une phase où ils étaient influencés par un peuple sémitique, et ce peuple ne pouvait être autre que le phénicien.

Dans ces conditions, le problème qui nous occupe est à peu près réduit à une équation mathématique. L'art mycénien en représente le x. Nous savons maintenant que les indications de l'épopée relatives aux Phéniciens remontent jusqu'à l'époque « mycénienne ». Les poètes épiques, lorsqu'ils parlent d'objets d'art, expriment la plus grande admiration pour les produits de l'industrie phénicienne. Nous sommes donc logiquement forcés d'attribuer à cette industrie les chefs-d'œuvre qui se trouvent en Grèce parmi les restes « mycéniens » et de remplacer le x par l'art phénicien.

Un passage de la Télémachie, relatif à l'industrie phénicienne et que nous avons déjà cité, prend un intérêt particulier, si nous l'envisageons à ce point de vue. Ménélas dit à Télémaque qu'il lui fera cadeau du joyau le plus précieux et le plus beau qui se trouve dans son trésor[4] :

> δώσω τοι κρητῆρα τετυγμένον· ἀργύρεος δὲ
> ἔστιν ἅπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χείλεα κεκράανται·
> ἔργον δ' Ἡφαίστοιο. Πόρεν δέ ἑ Φαίδιμος ἥρως,
> Σιδονίων βασιλεύς, ὅθ' ἑὸς δόμος ἀμφικάλυψεν
> κεῖσέ με νοσήσαντα

Ce cratère d'argent aux bords dorés présente une analogie

[1] *Il.*, XVIII, 570. Comp. Lewy, p. 166-167. — [2] Lewy, p. 80-81. — [3] *Ibid.*, p. 59-60. — [4] *Od.*, IV, 615, XV, 115.

frappante avec une coupe d'argent bordée d'une lame d'or rabattue, provenant de la tombe d'Amyclées[1]. Mais je n'insisterai pas trop sur cette coïncidence, car il s'agit d'un ornement bien simple et qui pouvait être employé pendant des périodes différentes. Le fait que le poète désigne un cratère provenant de Sidon comme une œuvre du dieu qui représente les arts et les métiers dans l'Olympe hellénique me paraît bien autrement important. Nous ne pouvons nous expliquer ce fait qu'en admettant qu'il se réfère à une époque où il n'y avait aucune différence de principe entre l'art phénicien et l'art grec. Tel n'était pas le cas pendant le VIII^e^ siècle avant J.-C. L'art grec dans ce siècle avait déjà acquis un caractère original. Plusieurs systèmes de décoration géométrique s'étaient développés dans la Grèce propre. Les origines de la fabrication de la poterie que l'on appelle *proto-corinthienne* remontent jusqu'à ce temps. Quoique les plus anciens vases grecs de l'Asie mineure que nous ayons conservés ne semblent dater que du VII^e^ siècle, néanmoins les peintures qui les décorent révèlent un art qui avait, pendant plusieurs générations, suivi une direction propre. Les vers qui nous occupent conviennent, au contraire, parfaitement à l'époque « mycénienne », pourvu que l'on accepte, comme je le fais moi-même, l'identification de l'art « mycénien » avec l'art phénicien. Ce n'était que pendant cette époque qu'il n'y avait aucune différence essentielle de style entre la production artistique des Grecs et celle des Phéniciens. Ceux-là ne faisaient qu'imiter les modèles importés par ceux-ci. Les deux arts ne se distinguaient que par le travail, dans lequel les Phéniciens étaient de beaucoup supérieurs aux Grecs.

La comparaison de la civilisation « mycénienne » avec celle

[1] Ἐφημ. ἀρχ., 1889, pl. VII, 15-15^b^, p. 153.

qui est décrite dans l'épopée conduit à d'autres résultats importants pour la question qui nous occupe.

Commençons par un détail. En parlant des vases peints[1], j'ai déjà noté qu'une grande quantité des ornements employés par l'art « mycénien » consiste en motifs empruntés à la faune marine : coraux, coquilles, poissons, enfin les mollusques que les Italiens appellent *frutta di mare*. Comment est-on arrivé à prendre comme modèles ornementaux de pareils objets ?

Pour ce qui est des coquilles et des coraux, les peuples primitifs les enfilent en colliers et en bracelets et ils les cousent sur leurs vêtements. Nous pourrions donc admettre que le peuple « mycénien » les a imités ou reproduits en guise de décoration. Il n'en est pas de même des poissons et des *frutta di mare*. Personne ne soutiendra qu'on les ait tirés du fond de la mer uniquement pour fournir des modèles aux études des artistes. Il n'y a qu'une explication acceptable : c'est que la pêche jouait un grand rôle chez le peuple qui créa ces motifs d'ornementation. Cette supposition est confirmée par une pierre insulaire dont la gravure représente un pêcheur portant un gros poisson pris à la ligne (fig. 14)[2]. Or, les parties narratives de l'épopée prouvent que les Grecs, pendant l'époque où le style épique se cristallisait, pour ainsi dire, ne s'occupaient pas de la pêche et méprisaient le poisson[3]. Le même fait résulte des fouilles entreprises à Mycènes et à Tirynthe. On a trouvé, il est vrai, dans quelques maisons particulières de Mycènes, des coquilles marines et des écailles d'huîtres[4]. Nous pouvons en conclure tout au plus que l'on recueillait et qu'on mangeait des crustacés jetés par la mer sur la plage, mais non pas que l'on pratiquât

[1] Voir notre page 327. — [2] Perrot, VI, p. 851, n° 432, 4. — [3] Helbig, *Die Italiker in der Poebene*, p. 74-77, p. 135. — [4] Tsountas, Μυκῆναι, p. 45.

la pêche. Cette dernière supposition est d'ailleurs exclue par le fait que les fouilles de Mycènes et de Tirynthe n'ont livré ni un hameçon ni une arête de poisson[1]. Il est donc clair que la façon de vivre propre aux Grecs primitifs n'était pas du tout faite pour introduire des éléments de la faune marine dans la décoration artistique. Celle des Phéniciens, au contraire, s'y prêtait beaucoup. L'usage de la pêche remonte chez ce peuple jusqu'à l'antiquité la plus reculée. Le nom de la ville de Sidon signifie village de pêcheurs[2]. Un Égyptien qui visita Tyr au commencement du XIII^e^ siècle vante l'abondance des poissons sur cette plage[3]. Le culte des poissons jouait un grand rôle en Phénicie[4], et nous savons que l'on emploie bien souvent comme motifs de décoration des objets qui ont rapport au culte.

Nous rencontrons parmi les ornements « mycéniens » une des espèces du murex dont on extrayait le pourpre[5]. Ce trait nous rappelle de nouveau les Phéniciens; car ce furent eux qui inventèrent la préparation de cette couleur et ils en tiraient de grands bénéfices[6].

Passons à une question d'une plus grande portée. Le peuple qui développa et propagea la civilisation « mycénienne » disposait d'industries bien avancées et de relations commerciales qui embrassaient à peu près tous les pays de la Méditerranée[7].

[1] Tsoundas, p. 230.

[2] Movers, *Die Phœnizier*, II, 1, p. 86.

[3] Papyrus Anastasi I : Chantre, *Voyage d'un Égyptien en Syrie, en Phénicie, etc.*, p. 166-171; M. Müller, *Asien und Europa nach altaegyptischen Denkmaelern*, p. 185.

[4] Comp. Ohnefalsch-Richter, *Kypros*, p. 295 et suiv.

[5] Sur des pâtes de verre trouvées dans la tombe de Menidi : *Das Kuppelgrab von Menidi*, pl. IV, 1,5, p. 42-43; Perrot, VI, p. 946, n° 508. Aussi sur des vases peints « mycéniens », par exemple : Baumeister, *Denkmæler des klassischen Altertums*, I, p. 993, n° 1202.

[6] Voir notre page 321, note 3.

[7] Dans ce qui suit, je ne donne pas une statistique complète des trouvailles « mycéniennes » : je me limite à relever les faits qui ont un intérêt spécial pour notre recherche.

J'ai déjà énuméré les objets « mycéniens » trouvés en Phénicie et indiqué les raisons pour lesquelles leur nombre est jusqu'à présent restreint[1]. Cette civilisation a laissé, au contraire, de nombreuses traces dans l'île de Chypre[2], dans les îles de la mer Égée et dans la partie orientale de la Crète[3].

Les « Mycéniens » avaient en outre des relations fréquentes et intimes avec l'Égypte. On y a trouvé de leurs poteries en plusieurs endroits[4]. Les fouilles de Tell el Amarna ont donné des fragments de plus de huit cents vases[5]. Nous avons déjà parlé du rôle important que l'art « mycénien » jouait dans la décoration du palais de Khounaten[6]. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les « Mycéniens », de leur côté, aient fait l'acquisition d'objets égyptiens et les aient exportés. On a trouvé dans la nécropole « mycénienne » d'Ialysos un scarabée avec le nom d'Aménophis III, père de Khounaten; à Mycènes, deux faïences avec la même cartouche et un scarabée avec le nom de la reine Thyi, mère de Khounaten[7]. Il semble que les artistes « mycéniens » ont quelquefois même emprunté leurs sujets à la vallée du Nil[8].

En Asie mineure, ce n'est qu'à Troie que nous avons ren-

[1] Voir nos pages 302-308.

[2] Voir surtout Furtwaengler et Loeschcke, *Mykenische Vasen*, p. 24-30; *Athenische Mittheilungen*, XI (1886), p. 234 et suiv., p. 255; XII (1887), p. 237; XIII (1888), p. 280, note 1.

[3] Les principales découvertes « mycéniennes » faites dans l'île de Crète ont été indiquées par M. S. Reinach dans l'*Anthropologie*, 1890, v, 4, p. 407-408. Il y faut ajouter maintenant les matériaux rassemblés dans les *Rendi-conti dell' Acc. dei Lincei*, 1894, pl. II, p. 190-191 et dans le *Journal of hellenic studies*, XIV (1894), p. 270 et suiv.

[4] *Jahrbuch des arch. Instituts*, VII (1892), p. 12-13. Reisch dans les *Verhandlungen der 42. Philologenversammlung*, p. 99-100.

[5] Flinders Petrie, *Tell el Amarna*, pl. XVI-XXX, p. 15-17.

[6] Voir nos pages 329-331.

[7] Perrot, VI, p. 1004. Reisch dans les *Verhandlungen der 42. Philologenversammlung*, p. 99.

[8] Voir notre page 328.

contré jusqu'à présent une couche « mycénienne » compacte[1]. Des groupes d'objets et des objets « mycéniens » isolés y ont été trouvés en plusieurs endroits[2]. Tout dernièrement, M. Chantre en a découvert dans l'intérieur de la Cappadoce[3].

Il semble donc probable que la civilisation « mycénienne » ait eu aussi une extension considérable en Asie mineure. Nous pouvons soutenir qu'il en était de même pour la Thrace. On y a trouvé des fragments de vases peints « mycéniens ». Il est, en outre, probable que des fragments du même genre, découverts en Transylvanie, y sont parvenus en traversant la Thrace[4].

Nous savons qu'avant l'immigration dorienne, la civilisation « mycénienne » dominait dans la moitié orientale de la Grèce. Mais il est vraisemblable qu'elle étendit également son influence sur les régions occidentales de ce pays, car on a constaté tout récemment l'existence de tombes « mycéniennes » dans l'île de Kephallenia[5].

C'est par cette vaste extension de la civilisation « mycénienne » que nous pouvons expliquer d'une façon bien naturelle un fait qui frappe dans l'épopée. Les coutumes, le vêtement et l'armement des Grecs, des Troyens et de leurs alliés y apparaissent comme plus ou moins identiques[6]. Comme les origines de l'épopée remontent jusqu'à l'époque « mycénienne »

(1) Doerpfeld, *Troia*, 1893 (Leipzig, 1894), p. 9-60, p. 100-102, p. 113.

(2) Furtwaengler et Loeschcke (*Mykenische Vasen*, p. 33-34) ont noté les découvertes antérieures à l'année 1886. Depuis ce temps, on a trouvé des vases « mycéniens » à Myrina dans l'île de Lemnos, à Mylasa en Carie, à Telmessos en Lycie (*Athenische Mittheilungen*, XII, 1887, p. 228, 230) et à Pitanae en Éolide (Perrot, VI, p. 929, n° 489).

(3) *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXII (1894), p. 343.

(4) Undset dans la *Zeitschrift für Ethnologie*, XV (1883), p. 217.

(5) Wolters dans les *Athenische Mittheilungen*, XIX (1894), p. 486-490.

(6) Helbig, *L'épopée homérique* (trad. Trawinski), p. 7-15.

et comme les poètes les plus récents conservaient encore le plus possible, dans la description des mœurs, la tradition de cette époque, il semble que l'état de choses représenté dans l'épopée ait correspondu à la réalité : on peut donc en conclure que c'était l'influence « mycénienne » qui avait rendu plus ou moins uniformes les usages des Grecs, des Thraces établis sur la côte, des Troyens et de leurs alliés de l'Asie mineure.

Parmi les pays occidentaux, la Sicile et l'Italie[1] ont donné une quantité remarquable d'objets « mycéniens ».

Nous connaissions, dès l'année 1877, trois vases peints « mycéniens » du troisième style, provenant d'une tombe sicilienne, découverte dans le domaine Matrensa, à six kilomètres au nord-ouest de Syracuse[2]. Depuis ce temps, M. Orsi a entrepris des fouilles méthodiques dans plusieurs nécropoles siciliennes, situées dans la partie orientale de l'île, et il en a décrit les résultats avec une exactitude scrupuleuse[3]. Ces fouilles ont augmenté d'une manière considérable le nombre des trouvailles « mycéniennes ». Je n'en cite que quelques objets dont l'origine

[1] Deux amphores à étrier du troisième style, trouvées près d'Oria dans la *terra d'Otranto* : Furtwaengler und Loeschcke, *Mykenische Vasen*, p. 40. Un troisième vase du même type, qui faisait partie de la collection Koller, formée dans l'Italie méridionale, se trouve maintenant au Musée de Berlin : Furtwaengler und Loeschcke, pl. XXII, 168; Furtwaengler, *Berliner Vasensammlung*, n° 45. Sur les pierres insulaires trouvées en Italie, voir nos pages 324-325; sur les types « mycéniens » provenant des tombes à puits (*tombe a pozzo*) tarquiniennes, nos p. 367-370.

[2] *Ann. dell' Inst.*, 1877, Tav. d'agg. E, 6,7, p. 57, n° 3, p. 58, n° 4; Furtwaengler und Loeschcke, *Mykenische Vasen*, p. 47; Orsi dans le *Bulletino di paletnologia italiana*, XV (1889), pl. VII, 5,9, p. 206; n°s 3 et 4, p. 210.

[3] Plusieurs relations dans le *Bulletino di paletnologia italiana*, XV (1889)-XX (1894); *Necropoli sicula presso Siracusa*, dans les *Monumenti antichi pubbl. per cura della r. Acc. dei Lincei*, vol. II; *Di due sepolcreti siculi nel territorio di Siracusa* dans l'*Archivio storico siciliano*, XVIII (1893). M. Orsi a donné des résumés de ses résultats dans le *Bulletino di paletnologia italiana* XVIII, p. 193-199, p. 206-209; XX, p. 257-270, et *Necropoli sicula*, p. 30-36.

IMPRIMERIE NATIONALE.

« mycénienne » est incontestable, et qui proviennent de tombes certainement antérieures au début du commerce grec. Un cylindre percé, de verre bleu, trouvé dans une tombe de la nécropole de Castelluccio (sur le plateau de Palazzolo), correspond exactement à des exemplaires provenant d'une des tombes à fosse découvertes par M. Schliemann sur l'acropole de Mycènes[1]. La nécropole située sur le Cozzo del Pantano, une colline qui s'élève au bord du marais Lysimeleia, a fourni un vase peint « mycénien » du troisième style, c'est-à-dire un gobelet décoré avec des calices de fleurs[2]. Des fragments de grands vases (πίθοι) sans peinture, trouvés dans la même nécropole et dans celle du Plemmyrion, rappellent la céramique « mycénienne » ordinaire[3]. Les mêmes nécropoles contenaient des armes en bronze de type « mycénien ». Dans celle du Plemmyrion, M. Orsi en découvrit trois épées, un poignard et un manche de couteau[4]. La nécropole du Cozzo del Pantano lui donna trois épées, un poignard et des morceaux d'ivoire qui, trouvés près d'une des épées, semblent avoir servi à incruster le manche[5]. Les articles importés exerçaient une influence sur

[1] *Bull. di pal. ital.*, XVIII (1892), p. 73. Comp. Schuchhardt, *Schliemanns Ausgrabungen*, 2e éd., p. 218, fig. 167.

[2] Orsi, *Necropoli sicula* (*Mon. dei Lincei*, II), pl. I, 2, p. 9-11.

[3] *Bull. di pal. ital.*, XVII (1891), pl. VI, 4, p. 133; *Necropoli sicula*, pl. I, 10, p. 12. Comp. Schuchhardt, 2e éd., p. 315, fig. 293.

[4] *Bull. di pal. ital.*, XVII (1891), pl. XI, 4, 8, 10, p. 121-123, 125-126, p. 131; pl. XI, 16, p. 123[bis]; pl. XI, 15, p. 129.

[5] Orsi, *Necropoli sicula presso Siracusa*, pl. II, 5, 5[bis], 13, p. 25-27; pl. II, 23, p. 29. Sur les morceaux d'ivoire, p. 25. C'est avec intention que je passe ici sous silence quatre plaques en os trouvées dans la nécropole de Castelluccio (*Bull. di pal. ital.*, XVIII, 1892, p. 7-8; I-IV, pl. IV, 1,2, p. 23-25), qui ressemblent à deux exemplaires provenant de la seconde ville de Hissarlik (Schliemann, *Ilios*, p. 533, n[os] 564, 565; *Troia*, p. 125, n° 41). Il faudrait une recherche bien compliquée et qui surpasserait de beaucoup l'espace concédé à ce mémoire, pour définir la place que l'on doit attribuer à ces objets dans le développement de l'industrie antique. Pour le moment, je me borne à insister sur cette unique considération

les produits des Sicules. Dans la nécropole de Castelluccio, les entrées de deux tombes étaient fermées par des plaques de pierre décorées de bas-reliefs qui représentent deux doubles spirales réunies par deux bandes verticales[1]. Nous rencontrons des ornements semblables sur les stèles sépulcrales de Mycènes. Les formes de plusieurs poteries indigènes semblent déterminées par celles de vases « mycéniens » en métal[2].

La Sardaigne a fourni également des objets analogues à ceux des tombes à fosse fouillées par M. Schliemann : une figurine de femme assise, découpée dans une lame d'or; des boules percées en cristal de roche[3]; des lames de poignard dont la forme correspond à celle des poignards travaillés à *intarsia*[4]; des épées de deux types, de celui à lame quadrangulaire et de l'estoc à lame étroite et plutôt plate. Un dépôt de bronzes, découvert à Abini (près de Teti)[5], contenait neuf exemplaires du premier[6], cent vingt-huit du second type[7]. M. Pais[8] relève quelques

que les plaques trouvées dans la nécropole siculienne ne peuvent pas remonter à la même époque reculée que les plaques troyennes. Leur technique plus soignée et leur décoration plus riche et plus organiquement développée indiquent une origine de beaucoup postérieure. Nous avons peut-être à faire à un de ces types qui prirent naissance pendant l'époque troyenne et qui, par l'entremise de la civilisation appelée *des Cyclades*, se continuèrent jusqu'à l'époque « mycénienne ». M. Schliemann (*Ilios*, p. 533) suppose que les plaques trouvées dans ses fouilles sont des produits phéniciens et M. Orsi (*Bull. pal.*, XVIII, 1892, p. 25) admet la même provenance pour les exemplaires siciliens. Je n'ai rien à objecter contre ces assertions.

(1) *Bull. pal.*, XVIII, pl. VI, p. 70 et 77.

(2) Voir surtout *Bull. pal.*, XV (1889), p. 199-206.

(3) Furtwaengler und Loeschcke, *Mykenische Vasen*, p. 48. Comp. Schliemann *Mycènes*, p. 262, n° 273; p. 279, n° 307.

(4) Voir surtout Cara, *Cenno sopra diverse armi, decorazioni et statuette rinvenute in Sardegna* (Cagliari, 1871), pl. B, n° 11.

(5) Pais, *Bulletino archeologico sardo*, I, (1884), p. 67 et suiv. Comp. Perrot, IV, p. 77-92.

(6) Pais, *Bulletino sardo*, I, pl. V, 15, p. 73, p. 135. Comp. Schliemann, *Mycènes*, p. 473, n° 546.

(7) *Notizie degli scavi*, 1878, pl. VII, 6, 7, p. 247; Pais, *Bulletino sardo*, I, pl. V, 16, 17, p. 73, 135.

(8) Pais, *Bulletino sardo*, I, p. 166 et suiv.

points de contact que les bronzes, faisant partie de cet ensemble, offrent avec des objets provenant du sol de Tharros, colonie carthaginoise située sur la côte occidentale de l'île, et il en conclut que le dépôt d'Abini est postérieur à l'occupation carthaginoise de la Sardaigne. Cette occupation commença, semble-t-il, au VI^e^ siècle avant J.-C.[1]. Si donc la conclusion de M. Pais est exacte, il en résulte qu'encore à une époque aussi récente les habitants de l'île, ne fût-ce que pour des épées votives, se servaient de deux types « mycéniens ». Du reste, le sol de cette île n'a pas encore été suffisamment exploré. Il est surtout regrettable que l'on n'ait jamais entrepris de recherches méthodiques dans les tombes primitives, creusées dans la roche, que le peuple appelle *domos de gianos* ou *de faddas*[2]. Je suis convaincu que l'on y trouverait de nombreux objets « mycéniens ».

Le même fait sera constaté quelque jour pour la partie méridionale de la presqu'île ibérique. La statistique monumentale de l'Espagne, en ce qui concerne les temps antérieurs à la domination romaine, est tout ce qu'il y a de plus incomplet. Il suffit de rappeler que l'élément phénicien n'y est représenté que par quelques tombes découvertes près de Gadès[3]. En fait d'objets « mycéniens » on n'y a trouvé jusqu'à présent qu'une boîte en terre cuite, de style relativement récent, qui provient, semble-t-il, des environs de Saragosse[4]. Cet exemplaire, d'après mon opinion, n'est que le premier indice de nombreux objets analogues, cachés dans le sol de l'Espagne.

Tandis que le peuple où la civilisation « mycénienne » avait

[1] Meltzer, *Geschichte der Karthager*, I, p. 159 et suiv.

[2] La plus récente relation sur ces tombes a été publiée dans le *Bullettino di paletnologia italiana*, XVIII (1892), p. 57-67. On trouve dans cette publication la bibliographie relative aux mêmes tombes, p. 57, note 1.

[3] *Revue archéologique*, 3^e^ *série*, XX, (1892), p. 291-296.

[4] Gascon de Golos, *Saragoza*, I, pl. III, p. 40. Comp. Perrot, VI, p. 940, note 5.

son centre et son point de départ occupait une position prédominante dans l'industrie et dans le commerce, les conditions des Grecs, telles que les décrit l'épopée, étaient bien différentes[1]. Les métiers et le trafic se trouvaient chez eux dans une phase toute primitive. Certains travaux, tels que le filage, le tissage, la confection des vêtements, ne se faisaient qu'à la maison. Dans les métiers professionnels, la division du travail n'était pas encore bien avancée. On ne rencontre aucune trace d'une production centralisée et destinée à de vastes transactions, que nous appelons industrie. Le commerce correspondait exactement au même niveau primitif où se trouvaient les métiers. Les Grecs n'exportaient que des matières brutes[2]. L'épopée se tait sur l'exportation de manufactures grecques à l'étranger; elle parle, au contraire, souvent des produits de l'industrie phénicienne importés en Grèce et elle en vante la beauté avec des expressions hyperboliques[3].

D'après ces données, il me semble impossible d'attribuer l'industrie « mycénienne » et l'exportation de ses produits à des Grecs. Nous avons vu que les origines de l'épopée remontent jusqu'à l'époque mycénienne, que les poètes s'en tenaient, sans exception, à la situation politique propre à cette époque, et qu'ils conservaient également un souvenir exact de la richesse qui régnait alors dans le Péloponnèse. Il serait donc bien étrange qu'ils eussent oublié un fait d'une aussi grande importance morale et matérielle que l'aurait été la puissance industrielle et commerciale de leurs ancêtres.

De plus, comment les savants qui soutiennent l'origine grecque de l'industrie « mycénienne » expliquent-ils le fait que des articles de cette industrie se trouvent dans des endroits de-

[1] Voir Helbig, *L'épopée homérique* (trad. Trawinski), p. 18 et suiv. — [2] *Od.*, I, 184. — [3] Voir nos pages 342-343.

venus accessibles au commerce grec seulement à une époque de beaucoup postérieure? L'Égypte, où l'art « mycénien » est si largement représenté, ne fut ouverte au commerce grec que par Psammétique Ier (664-610 av. J.-C.). L'épopée nous donne une idée assez claire de la façon dont les Grecs visitaient ce pays auparavant. Nous les y rencontrons comme pirates dévastant le litoral[1]; ils y sont jetés par des tempêtes[2] ou retenus par des vents contraires[3]; quelquefois, ils y sont reçus hospitalièrement, comme il arriva à Ménélas et Hélène[4]. L'épopée ne mentionne aucune relation commerciale entre Grecs et Égyptiens.

De même, les objets « mycéniens » découverts en Sicile, en Italie, en Sardaigne et en Espagne ne peuvent avoir été ni faits ni importés par des Grecs. Si ceux-ci, pendant l'époque « mycénienne », avaient navigué dans le bassin occidental de la Méditerranée, ils auraient dû acquérir de très bonne heure quelque connaissance de ces contrées. Tel n'était pas le cas. Il régne dans l'épopée une parfaite ignorance des régions situées à l'ouest des îles Ioniennes, et même Hésiode[5] n'a encore qu'une idée bien confuse de l'Italie. En outre, si des marins grecs avaient visité pendant l'époque « mycénienne » les côtes de la Sicile, ils auraient certainement décrit à leurs compatriotes le merveilleux spectacle de l'Etna vomissant des flammes, et les poètes épiques n'auraient pas manqué de s'approprier ce motif qui, plus que tout autre, est fait pour agir sur l'imagination. D'après ce que nous savons, ce ne fut que postérieurement à la première moitié du VIIIe siècle, lorsque le développement ori-

(1) *Od.*, XIV, 246 et s.; XVII, 425 et s.
(2) *Od.*, III, 300; IV, 83.
(3) *Ibid.*, IV, 351 et suiv.
(4) *Od.*, IV, 125 et suiv., 228 et suiv.
(5) *Theog.*, 1011-1016. Comp. Nissen, *Italische Landeskunde*, I, p. 5.

ginal de l'épopée était à peu près achevé, que les Chalcidiens et les Corinthiens étendirent leurs voyages jusque dans la mer occidentale.

Tous les faits qui résultent de l'ensemble des trouvailles « mycéniennes » correspondent, au contraire, très bien aux données que nous avons sur les Phéniciens. La tradition leur attribue un grand développement industriel et commercial. Nous pouvons en outre prouver que les Phéniciens étaient établis dans la plupart des endroits où l'on a trouvé des objets « mycéniens » ou qu'ils y trafiquaient.

En ce qui concerne l'Égypte, il est *a priori* probable que le commerce maritime avec ce pays jusqu'au temps de Psammétique Ier était presque exclusivement entre les mains des Phéniciens. Les fresques thébaines déjà plusieurs fois citées, qui représentent les Keftiou, c'est-à-dire les Phéniciens, apportant leur tribut à Thoutmès III, prouvent qu'au moins dès le début du XVe siècle avant J.-C. des rapports intimes existaient entre l'Égypte et la Phénicie. Le prophète Isaïe (fin du VIIIe et commencement du VIIe siècle av. J.-C.)[1] parle du blé que les marins de Tyr allaient prendre en Égypte; un poète de l'épopée[2] mentionne un marchand d'esclaves phénicien établi dans le même pays.

Le rôle important que l'art « mycénien » jouait dans la décoration du palais du roi Khounaten ne contredit en aucune façon mon opinion sur l'origine de cet art. Khounaten était entouré de personnages de race sémitique. Un personnage d'origine babylonienne dirigeait la correspondance du ministère des affaires étrangères. Un secrétaire attaché au même ministère

[1] XXIII, 3. — [2] *Od.*, XIV, 288 et suiv.

portait un nom que l'on rencontre chez les Amorites[1]. La manière dont Khounaten concevait le dieu du soleil Aden ou Aten, conception qui fait penser au monothéisme, semble déterminée par des influences sémitiques. Le nom même de ce dieu, à ce qu'il paraît, se rattache à l'Adonaï des Sémites[2]. Il est donc bien probable que la prédilection de Khounaten pour l'art « mycénien » dérive de la même source et il en résulterait que cet art était propre à un peuple sémitique. Or, comme nous savons que, parmi les peuples de cette race, c'étaient surtout les Phéniciens qui se trouvaient en rapports intimes avec les Égyptiens, et comme l'art phénicien antérieur au milieu du VII^e^ siècle reste encore pour nous une inconnue, le fait que l'art « mycénien » envahissait le palais d'un roi égyptien philosémite se prête très bien à remplir cette lacune dans nos connaissances et s'accorde parfaitement avec notre opinion que cet art était l'art phénicien contemporain de Khounaten.

Quant à la Sicile, Thucydide[3] rapporte qu'avant l'arrivée des Grecs des Phéniciens s'y étaient établis sur les promontoires et sur les petites îles voisines du littoral pour trafiquer avec les Sicules. Rien n'est plus naturel que de leur attribuer les objets « mycéniens » que l'on trouve dans les tombes siculiennes. Cette supposition est confirmée par deux faits. Premièrement, dans les poteries importées, on peut suivre le passage successif du style « mycénien » à celui qu'il faut considérer comme phénicien[4]. En second lieu, dans une tombe siculienne relativement récente, mais qui semble encore antérieure au début du commerce grec, on a trouvé des objets dont l'ori-

[1] Flinders Petrie, *Tell el Amarna*, p. 36. — [2] Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, 3^e^ édit., p. 212. — [3] VI, 2, 6. — [4] Comp. notre page 323, note 2.

gine phénicienne n'est pas douteuse, c'est-à-dire trois scarabées en faïence pourvus d'hiéroglyphes bâtards[1].

Il est vrai que M. Beloch[2] met en doute la véracité de l'indication donnée par Thucydide sur l'établissement des Phéniciens en Sicile, en déclarant qu'un historien du v^e^ siècle ne pouvait rien savoir de ce qui se passait sur cette île pendant l'époque antérieure à la colonisation grecque. Mais nous savons que les historiens sicéliotes puisaient quelquefois à des sources carthaginoises[3]. Or, un peuple commerçant n'oublie pas si facilement une entrave apportée à son trafic. Il se peut donc que les Phéniciens, et surtout les Phéniciens occidentaux, aient conservé le souvenir du temps où ils dominaient à eux seuls le marché de la Sicile. Il semble également possible que les annales de Tyr, qui remontent au moins au x^e^ siècle avant J.-C.[4], aient contenu des données sur les comptoirs phéniciens fondés dans les pays occidentaux. Comme les annales de Tyr étaient sans aucun doute connues à Carthage, rien n'empêche de supposer que les Sicéliotes aient appris par l'entremise des Carthaginois quelques faits enregistrés dans ces annales. En tout cas, les Carthaginois, s'ils savaient que leurs ancêtres avaient pris pied sur l'île avant les Grecs, ne devaient pas manquer de faire valoir ce titre vis-à-vis des Sicéliotes, quand ils discutaient avec ces derniers sur les conditions de traités de paix ou de commerce.

D'après M. Beloch, Thucydide, dans le passage que je viens de citer, n'aurait répété qu'une fausse hypothèse d'un des au-

[1] *Bullettino di paletnologia italiana*, XX (1894), p. 42. Comp. notre page 323, note 2.

[2] *Rheinisches Museum* n. s., XLIX (1894), p. 117-120.

[3] Cela est certain pour Philiste, probable pour Timée : Meltzer, *Geschichte der Karthager*, I, p. 125, p. 134 et suiv. Comp. von Gutschmid, *Kleine Schriften*, II, p. 89-94.

[4] Von Gutschmid, *Kleine Schriften*, II, p. 61 et suiv.

IMPRIMERIE NATIONALE.

teurs chez lesquels il puisait. On rencontre en Sicile plusieurs noms de lieux qui ressemblent à celui des Phéniciens (*Φοίνικες*). L'une des îles Lipariennes s'appelait *Φοινικοῦσσα* ou *Φοινικώδης*, une bourgade située entre Messine et Tauromenion *Φοίνιξ* ou *Φοινίκη*, un port près de Heloros *Φοινικοῦς*. M. Beloch suppose avec raison que ces noms n'ont rien à faire avec celui des Phéniciens, mais qu'ils sont formés plutôt de *φοίνιξ*, palme. Quelque historien sicéliote, pourtant, les aurait dérivés du nom du peuple; il aurait tiré de cette fausse étymologie la conclusion qu'avant l'arrivée des Grecs les Phéniciens s'étaient établis en Sicile, et Thucydide aurait accepté cette conclusion. Mais cette théorie est réfutée par un fait relatif à un des noms qu'allègue M. Beloch. La bourgade située entre Messine et Tauromenion dans les itinéraires romains ne s'appelle plus *Φοίνιξ* ou *Φοινίκη*, mais Palma ou Tamaricium[1]. Ce dernier nom dérive sans aucun doute du substantif sémitique *tamar,* palme[2]. Il en résulte qu'anciennement des Sémites, c'est-à-dire des Phéniciens, avaient fréquenté cet endroit, qu'ils lui avaient donné un nom dans leur propre langue et que les Grecs, en appelant la bourgade *Φοίνιξ* ou *Φοινίκη*, ont simplement traduit le nom phénicien. Pendant que l'élément hellénique prédominait en Sicile, l'ancien nom ne se conservait que dans la langue populaire. Il reprit le dessus, lorsque l'hellénisme tomba en décadence dans l'île. La Syrie nous offre une quantité considérable de cas analogues. Sous le règne des Séleucides, beaucoup de noms topographiques indigènes y furent remplacés par des noms grecs; ils y apparurent de nouveau après la conquête des Arabes.

[1] Holm, *Beiträge zur Berichtigung der Karte der alten Siciliens* (Lubeck, 1866), p. 11. — [2] Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthiere*, 3e éd., p. 240 et 529, note 66.

La Sicile et la Sardaigne offraient des stations nécessaires aux navigateurs phéniciens qui faisaient voile pour Tartesse, et je n'hésite pas à reconnaître dans la boîte « mycénienne » en terre cuite, trouvée en Espagne, une trace laissée par ces navigateurs.

Les découvertes archéologiques faites en Italie ont une importance capitale pour notre recherche. Nous y connaissons plusieurs nécropoles qui ont été explorées avec beaucoup d'exactitude et qui nous offrent la possibilité d'étudier le développement de la civilisation dans ses phases consécutives. Il en résulte que le marché d'Italie, avant le début du commerce grec, était dominé par d'autres étrangers d'outre-mer, qui ne pouvaient être que les Phéniciens.

M. Beloch est d'une opinion différente[1]. Il nie pour l'Italie, comme il l'a fait pour la Sicile, que le commerce phénicien ait précédé le grec. L'argument principal qu'il fait valoir est celui-ci : que les Latins appelaient les Phéniciens *Poeni*, nom dérivé du mot grec *Φοίνιξ*. Il en conclut que les Latins ne connurent les Phéniciens qu'après de longues relations avec les Hellènes. Cette conclusion pourtant ne semble pas admissible. Il s'agit d'un nom collectif. Ce n'est que dans une phase plutôt avancée de la civilisation et après des relations fréquentes que s'éveille le besoin de déterminer par un seul nom les différents éléments du même peuple. Il est donc, *a priori*, probable que de tels noms prennent partout naissance à une époque relativement récente. Vers la fin de la République, les Romains avaient, sans aucun doute, plus d'expérience pour juger des individualités des races que leurs ancêtres à l'époque où ils entrèrent pour la première fois en relation avec un peuple d'outre-mer.

[1] *Rheinisches Museum*, n. s. XLIX (1894), p. 112.

Ils se rencontrèrent pour la première fois avec les Cimbres, l'année 113, avec les Teutons en 102 avant J.-C. Malgré cela, ils ne commencèrent à se servir du nom collectif *Germani* qu'entre 80 et 75 et il fallut du temps pour que ce nom fût généralement adopté en Italie, plus de temps encore jusqu'à ce qu'il se propageât en Grèce et en Asie mineure[1]. D'autre part, nous possédons des indices évidents que les Latins entrèrent directement en rapport avec certains Phéniciens. Ils appelaient la ville de Tyr anciennement *Sarra*, les habitants *Sarrani*, ou *Serrani*, formes qui dérivent directement de *Sor*, nom phénicien de la ville. C'est dans un fragment d'Afranius que nous rencontrons pour la première fois le nom de *Tyrus*, formé d'après le Τύρος des Grecs[2]. De même le nom de *Carthago* dérive directement du phénicien *Karthada*[3], et non pas du grec Καρχηδών, dont la forme semble déterminée par la ressemblance avec Καλχηδών, ville grecque située sur la Propontide. Comme le nom *Afri*, dont est dérivé *Africa*, ne trouve aucune analogie dans la langue grecque, ce nom aussi semble être formé d'après un nom que les Latins entendirent de la bouche des Carthaginois[4]. La langue latine, à ce qu'il paraît, nous renseigne même sur quelques marchandises que les Phéniciens importaient en Italie avant le début du commerce grec. M. Noeldeke[5] admet que *tunica* dérive directement d'un mot punique. Le substantif *ebur* semble provenir de la même source[6]. En tout cas, l'importation d'objets d'ivoire remonte en Étrurie jusqu'à une époque bien reculée. Deux épées, dont les manches sont incrustés de

[1] Müllenhoff, *Deutsche Altertumskunde*, II, p. 153, 189 et suiv.

[2] Voir *Ann. dell' Inst.*, 1876, p. 210.

[3] Meltzer, *Geschichte der Karthager*, I, p. 93, 450.

[4] *Ibid.*, I, p. 53-54; 432-433.

[5] Dans Studniczka, *Beitraege zur Geschichte der altgriechischen Tracht* (*Abhandlungen des archaeol.-epigraph. Seminars der Universität Wien*, VI, 1886), p. 16.

[6] Voir notre page 346, note 2.

cette matière, ont été trouvées dans des tombes à puits (*tombe a pozzo*) tarquiniennes[1] qui datent de l'époque antérieure au commerce grec. Nous verrons bientôt que ces épées étaient fabriquées et importées par les Phéniciens. Il est bien probable que les Phéniciens pendant la même époque fournissaient l'ivoire aussi aux Latins. Des traditions très anciennes en attestent l'emploi à Rome. On décorait d'ivoire la *sella curulis*[2]. Le triomphateur, pendant le triomphe, et les consuls, pendant le *processus consularis*, portaient une *scipio eburnea*[3].

Dans quelle phase de civilisation se trouvaient les Phéniciens pendant l'époque où ils dominaient à eux seuls le marché d'Italie? Pour répondre à cette interrogation, il faudrait une étude détaillée de toutes les nécropoles italiques antérieures au début du trafic grec. J'ai commencé cette étude, mais je ne l'ai pas encore achevée. Comme le but spécial du présent mémoire est de prouver l'origine phénicienne de la civilisation « mycénienne », je me borne à quelques observations qui se réfèrent strictement à ce but et, pour le développer, je me sers des matériaux offerts par la nécropole de Corneto-Tarquinia, que j'étudie en détail depuis trente ans. Elle nous donne une idée assez complète des différentes phases de civilisation qui se sont succédé dans ces parages. Cette limitation apportée à mes recherches est d'autant plus admissible que l'examen des autres nécropoles étrusques conduit à des résultats plus ou moins analogues.

La période où les Phéniciens étaient les seuls étrangers d'outre-mer qui trafiquassent avec les Étrusques est représentée, dans la nécropole tarquinienne, par les tombes à puits (*tombe*

[1] *Notizie degli scavi*, 1882, pl. XII, 4, p. 180 (V)-181 (Martha, *L'art étrusque*, p. 61, fig. 43), p. 186.

[2] Mommsen, *Staatsrecht*, I², p. 383.

[3] Mommsen, *Staatsverwaltung*, II², p. 587.

a pozzo)[1] et par les plus anciennes tombes à fosse (*tombe a fossa*). Ce n'est que dans les tombes à fosse plus récentes que se retrouvent les premiers produits manufacturés grecs. Il est donc certain que tous les produits exotiques qui proviennent des tombes précédentes sont importés par les Phéniciens.

Les puits ont donné trois objets en faïence dont l'origine égyptienne est généralement reconnue : un scarabée avec le

[1] M. Gsell, *Fouilles de Vulci*, p. 318, note 3, croit que les puits tarquiniens les plus récents datent de l'époque où les Grecs avaient déjà commencé à trafiquer avec les Étrusques. Il fonde cette thèse sur deux objets provenant de ces tombes, sur un vase peint (*Mon. dell' Inst.*, XI, 59, n° 28) et sur une épée (*Mon. dell' Inst.*, XI, 60, n° 19), qu'il considère comme des produits grecs. D'après mon opinion ces objets sont plutôt de provenance phénicienne. Le type de vase en question est représenté dans les puits tarquiniens par trois exemplaires : 1° *Mon. dell' Inst.*, XI, 59, n° 18; *Ann.* 1883, p. 287, n° 18; 2° L'exemplaire cité par M. Gsell (*Mon.*, XI, 59, n° 28; *Ann.*, 1883, p. 288, n° 28); ces deux exemplaires proviennent de la même tombe à puits; 3° *Notizie degli scavi*, 1894, p. 55. La forme de la panse de ces trois vases est presque sphérique. L'exemplaire n° 2 est décoré de simples zones brunâtres sur un fond jaunâtre. Des zones semblables prédominaient également dans la décoration du n° 3. Ce vase pourtant n'a pas encore été suffisamment nettoyé pour pouvoir reconnaître son ornementation dans tous ses détails. Dans le n° 1, on voit entre les zones une série de rectangles croisés de diagonales. On ne peut rattacher ces vases à aucun genre de la céramique grecque. Ils se rapprochent, quant à la forme, d'un vase peint « mycénien », trouvé en Lydie (Murray *Handbook of Greek Archaeology*, pl. II, 8, p. 17-18). La décoration à simples zones est fréquente dans la céramique « mycénienne » (par exemple, Perrot VI, p. 942, n° 501; *Journal of hellenic studies*, XI, 1890, pl. XIV, 3, p. 274). Nous retrouvons la décoration à rectangles croisés de diagonales sur un objet certainement phénicien, c'est-à-dire sur une lécythos en pâte de verre, découverte à Camiros (Salzmann, *Nécropole de Camiros*, pl. VI). — Les puits tarquiniens ont donné deux exemplaires du type d'épée allégué par M. Gsell : 1° *Mon. dell' Inst.*, XI, 60, n°s 19-19ª; *Ann.*, 1883, p. 291, n° 19; Martha, *L'art étrusque*, p. 61, fig. 42; 2° *Notizie degli scavi*, 1882, pl. XII, 4, p. 180; Martha, p. 61, fig. 43. Il est vrai que l'on voit des manches semblables à celui du type en question dans des épées représentées sur des vases peints grecs (S. Müller, *Den europaeiske Bronzealders Oprindelse*, p. 20. — *Saertryk of Aarboger for nord. Oldn.*, 1882, p. 298. Comp. Pigorini, *Notizie degli scavi*, 1888, p. 241-244). Mais l'origine de ce type est de beaucoup antérieure. Nous verrons (p. 368, note 1) qu'il remonte jusqu'à l'époque « mycénienne ».

nom du roi Ra-Xa-nofre Sebak-Hotep, une petite idole de la déesse Sechet-Pacht-Bast et un fragment d'une autre idole semblable[1]. Il est évident que ces faïences ne furent pas fabriquées, mais seulement importées par les Phéniciens. Ce fait n'a rien d'étonnant. Il est probable, comme nous l'avons montré, que les Phéniciens avaient déjà, pendant l'époque « mycénienne », des rapports intimes avec l'Égypte et en exportaient des objets manufacturés[2]. Rien n'empêche de supposer qu'à l'exception des trois faïences égyptiennes, tous les autres objets exotiques trouvés jusqu'ici dans les puits n'ont pas seulement été importés, mais aussi fabriqués par les Phéniciens. A quel autre peuple pourrait-on attribuer les perles et les cylindres percés en verre et en pâte de verre qui abondent dans ces tombes? L'une des tombes à puits a donné un vase d'albâtre avec une anse en forme de singe, objet qui ne peut être qu'un produit phénicien[3]. Dans les plus anciennes fosses qui se rattachent aux puits par la situation et par le contenu, on a trouvé des scarabées en faïence que tous les savants considèrent comme de fabrication phénicienne[4]. Les puits, pourtant, contiennent aussi des types dont l'origine « mycénienne » est incontestable. Ces types sont la μίτρη, la ceinture en bronze caractéristique des guerriers « mycéniens »[5], type fréquent dans les puits tarquiniens (fig. 31)[6], un

[1] *Notizie degli scavi*, 1882, p. 183, pl. XIII *bis*, 10, p. 185, n° IX; pl. XIII *bis*, 11, n° 185, n° X.

[2] Voir nos pages 351, 359-360.

[3] *Bull. dell' Inst.*, 1882, p. 21, n° 29.

[4] Voir notre page 324, note 1.

[5] Voir notre page 310.

[6] *Notizie degli scavi*, 1882, pl. XIII, 19, p. 157; Martha, *L'art étrusque*, p. 59, fig. 38. L'un des ornements de cet exemplaire, c'est-à-dire le disque dont sortent des motifs semblables à des serpents, indique une origine orientale. M. Undset, *Ann. dell' Inst.*, 1885, p. 78-79, a sans doute raison de supposer que cet ornement dérive du disque solaire entouré d'*uraei*, motif inventé par les Égyptiens et souvent employé par les Phéniciens. — En Italie, on a trouvé de ces ceintures dans des tombes qui appartenaient certainement à des femmes (*Monumenti antichi pubbl. per cura della r. Accademia dei Lincei*,

type d'épée, qui jusqu'à présent n'y est représenté que par deux exemplaires[1], et deux types de casques, qui exigent une étude plus détaillée. L'un ressemble à l'*apex* du *pontifex maximus* et à l'*albogalerus* du *flamen Dialis*. La calotte presque hémisphérique

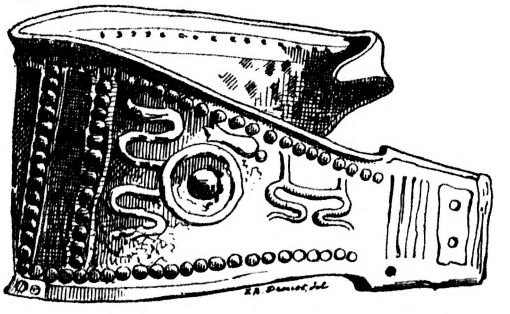

Fig. 31.

(D'après J. Martha, *L'art étrusque*, fig. 38.)

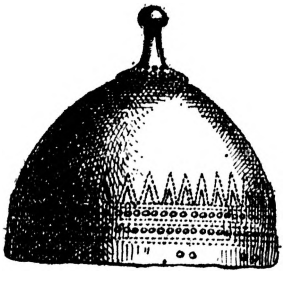

Fig. 32.

(D'après J. Martha, *L'art étrusque*, fig. 39.)

est surmontée d'un tube creux, destiné à recevoir la tige d'une aigrette ou d'un plumet; ce tube finit en pommette (fig. 32). Les tombes tarquiniennes à puits en ont donné jusqu'ici trois exemplaires en bronze[2]. Cinq de ces tombes contenaient cha-

IV, p. 370-372). Ce fait prouve que le type en question y était employé dans un but différent de celui auquel il était destiné originairement, c'est-à-dire qu'il faisait partie, non pas de l'armement des guerriers, mais de l'habillement des femmes. Cependant on peut douter encore, si ce type servait en Italie aux femmes exclusivement. Le Cabinet des Médailles possède un bronze primitif, trouvé dans le Picenum et représentant un homme pourvu de la μίτρη : Babelon et Blanchet, *Catalogue des bronzes de la Bibliothèque nationale*, n° 916.

[1] 1° *Mon. dell'Inst.*, XI, pl. 60, n°s 19, 19ª; *Ann.*, 1883, p. 291; Martha, *L'art étrusque*, p. 61, fig. 42. — 2° *Notizie degli scavi*, 1882, pl. XII, 4, p. 180, n° V; Martha, p. 61, fig. 43. Un exemplaire semblable a été trouvé sur l'acropole de Mycènes, dans une couche qui contenait des objets « mycéniens » (Schliemann, *Mycènes*, p. 244, fig. 238). On reconnaît quelquefois dans les épées représentées sur les pierres insulaires des manches analogues à celui du type qui nous occupe. Voir, par exemple, Perrot, VI, p. 845, n° 428, 7; Murray, *Handbook of Greek Archaeology*, p. 93, fig. 31.

[2] 1° *Notizie degli scavi*, 1881, pl. V, 23, p. 359-361; Martha, p. 60, fig. 39. Cet exemplaire est reproduit par notre fig. 32.

cune un exemplaire en terre cuite[1]. La seule explication admissible de ce fait est que les survivants appréciaient trop les casques en bronze pour les cacher dans les tombeaux, et qu'ils les remplaçaient, pour cette raison, par des reproductions en argile. Il semble du reste que dans l'ancienne Tarquinii l'usage de casques de ce genre était beaucoup plus répandu qu'il ne paraît maintenant d'après le nombre limité d'exemplaires que nous avons conservés. Certaines traces indiquent qu'il y en avait dont la calotte consistait en une matière périssable, soit cuir, soit feutre. Je reviendrai sur ce sujet dans une autre occasion.

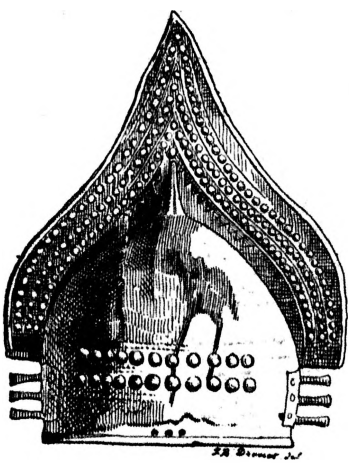

Fig. 33.
(D'après J. Martha, *L'art étrusque*, fig. 40.)

Le second type de casque (fig. 33) ressemble au précédent, quant à la forme de la calotte; il en diffère par la forme du tube qui ne finit pas en pommette mais en pointe et en outre par un cimier dressé verticalement sur la calotte et arrivant à peu près à mi-hauteur. Les puits en ont donné deux exemplaires en bronze[2] et deux reproductions céramiques[3]. Nous retrouvons le même casque dans trois figurines de cavaliers qui décorent un trépied en bronze provenant d'une tombe à fosse[4].

Le creux du tube y est rempli d'un petit bâton de bois, sur lequel était fixé, sans aucun doute, le plumet ou l'aigrette. (*Bull. dell' Inst.*, 1882, p. 19-21). — 2° Décrit dans les *Notizie*, 1881, p. 360-361. — 3° Décrit *ibid.*, 1882, p. 188, n° II.

[1] 1° *Notizie*, 1881, pl. V, 18, p. 349; Martha, p. 36, fig. 7. — 2° Décrit dans les *Notizie*, 1882, p. 148. — 3° et 4° Décrits, *ibid.*, p. 150. — 5° *Ibid.*, p. 179.

[2] 1° *Notizie*, 1882, pl. XIII, 8, p. 162 et suiv.; Martha, p. 60, fig. 40; notre fig. 33. — 2° Décrit *ibid.*, 1882, p. 180, n° II.

[3] 1° Dans les *Notizie*, 1882, p. 178 *a*, 2. — 2° *Ibid*, 1882, p. 187.

[4] Voir notre page 337, note 1.

IMPRIMERIE NATIONALE.

L'origine « mycénienne » des deux types de casques qui nous occupent résulte des fragments de lames d'argent, trouvés par M. Schliemann, que nous avons déjà mentionnés[1]. Parmi les guerriers représentés en bas-relief sur ces fragments, l'un porte le casque semblable à l'*apex* (fig. 34), l'autre celui surmonté du cimier (fig. 35)[2]. Ces casques correspondent tous les deux aux exemplaires trouvés dans le puits de Corneto.

Résumons les faits que nous venons d'exposer : Il s'agit de la partie la plus ancienne de la nécropole de Tarquinii, de la partie qui est antérieure au début du commerce grec. Nous devons nous attendre à ce que les types exotiques contenus

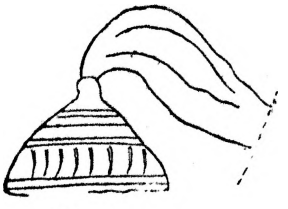

Fig. 34.

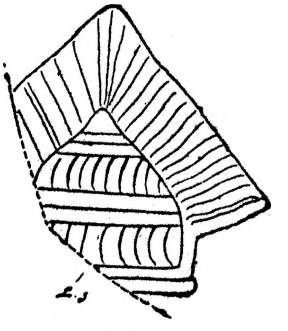

Fig. 35.

dans ces tombes soient de provenance phénicienne et nous pouvons prouver cette provenance pour plusieurs de ces types. D'autre part, on a trouvé dans cette partie de la nécropole tarquinienne des types « mycéniens ». Dans de telles conditions, n'est-il pas logique de ramener l'élément inconnu au connu et d'attribuer simplement ces types à l'industrie phénicienne ?

Je prévois une objection contre cette déduction. On me demandera pourquoi, si l'industrie « mycénienne » était identique

[1] Page 314.

[2] Reichel, *Ueber homerische Waffen*, p. 222, fig. 38, 39 (comp. p. 144-145); Daremberg et Saglio, *Dictionnaire des antiquités*, *s. v.*, *galea*, p. 1442, fig. 3442, 3443.

avec la phénicienne, la majorité des objets provenant des puits de Corneto a un caractère particulier et pourquoi l'élément « mycénien » n'y est représenté que par un nombre plutôt limité de types. Rien n'est plus facile que de mettre ce fait d'accord avec ma théorie. Les Phéniciens, lorsqu'ils entrèrent en relations commerciales avec les Étrusques, ne se trouvaient plus dans la phase « mycénienne » pure, telle que nous la connaissons par les découvertes faites en Grèce, mais dans une phase plus avancée. Leur industrie conservait encore quelques éléments « mycéniens », mais elle en avait abandonné plusieurs autres et inventé un nombre considérable de types nouveaux. Je préciserai cet état de choses par quelques exemples d'une évidence particulière, que j'emprunte de nouveau à la nécropole de Corneto-Tarquinia.

Deux des types les plus caractéristiques de la civilisation mycénienne sont les longs estocs et les boucliers qui couvraient les guerriers du menton jusqu'aux pieds [1]. Ces types manquent absolument en Étrurie. Quant aux boucliers, on pourrait objecter que les puits n'offraient pas assez de place pour y déposer des objets de dimensions aussi considérables. Mais cette difficulté n'existait pas pour les fosses et l'on a trouvé dans une de celles-ci, plutôt ancienne, une rondache qui n'a qu'un diamètre de 66 centimètres [2]. Nous devons en conclure que les Phéniciens, lorsqu'ils commencèrent à trafiquer avec les Étrusques, avaient déjà abandonné l'usage des estocs et des boucliers énormes. D'autre part, dans les couches « mycéniennes » découvertes dans les pays orientaux de la Méditerranée, on n'a jamais trouvé un saurotèr [3]. Ces objets abondent dans les puits de

[1] Reichel, p. 5 et suiv.

[2] *Mon. dell' Inst.*, X, pl. 10, 1ab; *Ann.*, 1874, p. 252.

[3] M. Tsoundas dans l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1889, pl. VIII, n° 8, p. 157-158, p. 158, note 1, et dans Μυκῆναι, p. 87,

Corneto. La fibule n'apparaît en Grèce que vers la fin de la période « mycénienne » ; elle n'y est représentée que par quelques exemplaires des types les plus primitifs qui proviennent de couches « mycéniennes » plutôt récentes[1]. Les Tarquiniens, à l'époque où ils enfermaient les cendres de leurs morts dans les tombes à puits, disposaient d'une grande quantité de fibules de types très variés. Comme nous l'avons vu, le fer aussi ne se trouve que parmi des restes « mycéniens » relativement récents et jusqu'ici il n'y est représenté que par cinq bagues[2]. Les puits de Corneto, au contraire, ont donné plusieurs pointes de lance, deux épées, deux couteaux et quelques autres objets travaillés en fer.

D'après ces observations, le caractère propre à l'industrie phénicienne, telle qu'elle se présente dans la partie la plus ancienne de la nécropole de Tarquinii, s'explique d'une façon tout à fait normale. Cette industrie se rattache par quelques types à la phase précédente, c'est-à-dire à la « mycénienne » ; pour tout le reste elle avait pris une autre route. A ce qu'il semble, ce n'était plus l'industrie de Sidon, mais celle de Tyr ou de ses colonies.

C'est une des tâches les plus élevées de l'histoire que de rendre justice à des peuples et à des individus, à la mémoire desquels la postérité a fait tort. Plusieurs savants, pendant ces derniers temps, ont cru devoir dénigrer les Phéniciens. Ce fait est d'autant plus étrange que le genre humain doit à ces der-

admet qu'un tube creux en bronze, trouvé dans la tombe à coupole d'Amyclées, peut avoir été un *saurotèr*. Mais l'extrémité inférieure de ce tube est arrondie. Les *saurotèrs*, au contraire, devaient être pointus, car ils servaient à ficher la lance en terre et étaient employés comme armes offensives, si la véritable pointe était endommagée ou brisée.

[1] Ἐφημερὶς ἀρχ., 1887, p. 163, note 1; 1888, pl. IX, n°s 1, 2, p. 136, 139, 148, 167; 1891, pl. III, n° 5, p. 26. — Perrot, VI, p. 591, n° 257.

[2] Voir notre page 340.

niers un bienfait dont nous sentons les effets jusqu'à nos jours, c'est-à-dire l'invention de l'alphabet, qui sert encore maintenant aux peuples civilisés des deux hémisphères. D'un autre côté, la plupart des linguistes font dériver le substantif grec ϝοῖνος d'un mot sémitique et ils en concluent que ce sont les Phéniciens qui ont fait connaître aux Grecs le vin [1]. Les Grecs le propagèrent en Italie; les Massaliotes et les Romains l'introduisirent chez les peuples de l'Europe centrale[2]. Si l'on accepte ces assertions, il résulte que nous devons à l'initiative des Phéniciens un autre élément qui joue un grand rôle dans notre vie. La femme du monde qui se désennuie aujourd'hui en lisant un roman piquant et peut-être aussi l'étudiant qui boit un verre de vin passable ont toutes les raisons de bénir la mémoire de ce peuple. L'intérêt pour les Phéniciens ne pourra que s'accroître, si les résultats de cette communication sont exacts. Leur art, dans une phase qu'il parcourut pendant le IIe millénaire avant J.-C., occuperait un rang équivalent à celui des Égyptiens, des Chaldéens et des Assyriens. On devrait attribuer à leur intelligence l'invention de plusieurs objets pratiques, comme, par exemple, de la fibule et du *saurotèr*. Jusqu'ici nous pouvions deviner plutôt que comprendre la mission civilisatrice qu'ils ont remplie. Maintenant nous pouvons toucher de nos mains les objets qu'ils exportaient et par lesquels ils propageaient les premiers germes de la civilisation des côtes de Chanaan jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

[1] Cette théorie, pourtant, tout dernièrement, a été combattue par M. Schrader. On trouve tous les matériaux relatifs à cette question dans Lewy, *Die semitischen Lehnwœrter im Griechischen*, p. 79-80.

[2] Comp. Hehn, *Kulturpflanzen und Hausthiere*, 3e éd., p. 68 et suiv., p. 504 et suiv.